CONTES
DE
J. BOCACE.

TOME VI.

J. 2. N. 7.

Boucher inv *Vidal dir.*

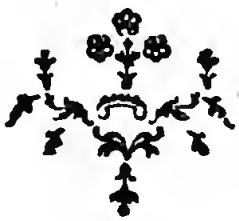
CONTES

DE

J. BOCACE.

TRADUCTION NOUVELLE.

TOME SIXIÈME.



A LONDRES.

M. DCC. XCI.

VAT 1515310

CONTES DE BOCACE.

SIXIÈME JOURNÉE.

IL ÉTOIT DÉJA GRAND JOUR, lorſque la REINE, qui s'étoit levée la première, fit éveiller les autres Dames & les trois Gentilshommes. On alla ſe promener ſur le gazon encore hu-

mide, en s'entretenant de différentes choſes. La converſation tomba inſenſiblement ſur les Nouvelles qu'on avoit racontées la veille : on parla des plus plaiſantes, & l'on rit beaucoup de certains traits qu'on prit plaiſir à ſe rappeler. La chaleur commençoit à ſe faire ſentir : on fut d'avis de s'en retourner au Château : on trouva le déjeûné tout préparé ſur des tables couvertes de fleurs. Après une courte toilette, on ſe remit à table pour dîner, par ordre de la REINE, qui jugea à propos de l'avancer un peu, afin d'éviter la grande chaleur. Le repas fini, on ſe mit à chanter quelques jolies chanſons ; ſes uns allèrent faire leur méridienne, les autres jouèrent aux échecs, tandis que *Dionéo* & Madame *Laurette* continuèrent de

chanter en s'accompagnant. L'heure du cercle étant venue, la REINE les fit tous appeler, & l'on ſe réunit auprès de la belle fontaine. Chacun avoit déjà pris la place qu'il avoit affectée, & l'on alloit commencer la première Nouvelle, lorſqu'on entendit les domeſtiques qui faiſoient beaucoup de bruit dans la cuiſine; ce qui n'étoit pas encore arrivé. La REINE fit venir le Maître-d'Hôtel, pour ſavoir ce qui cauſoit ce grand tapage. C'eſt *Liciſque* & *Tindare* qui ont pris querelle enſemble, lui répondit-il; mais j'ignore quel eſt le ſujet de leur diſpute; car dans l'inſtant que Madame m'a envoyé chercher, je ne faiſois que d'arriver pour les faire taire. Allez leur dire, ajouta-t-elle, de venir me parler ſur le champ. Quand ils

furent en ſa préſence, elle leur demanda la cauſe de leur diſpute. *Tindare* vouloit parler le premier; mais *Liciſque*, femme déterminée & déjà d'un certain âge, l'arrêta en diſant d'un ton fort animé; mais voyez donc ce gros butor, qui s'aviſe de vouloir parler avant moi! Tais-toi, inſolent, & laiſſe-moi dire: puis ſe tournant du côté de la REINE, Madame, continua-t-elle, ce grand imbécile que vous voyez, veut ſavoir mieux que moi ce qu'étoit la femme de *Sycophant*, comme ſi je ne l'avois pas autrefois fréquentée. Il prétend que la première nuit qu'elle coucha avec ſon mari, Monſieur *Bidaut* ne pénétra dans la ſombre caverne de la montagne, que par la force des armes, & après avoir répandu beaucoup de ſang. Je ſoutiens,

moi, que cela n'eſt pas vrai, mais qu'il y entra librement & à la grande ſatisfaction de ceux qui étoient dedans : mais ce garçon là eſt ſi bête, qu'il eſt perſuadé que les jeunes filles ſont aſſez ſottes pour perdre leur temps à attendre l'effet des promeſſes que font les pères & les mères de les marier bientôt, tandis qu'il ſe paſſe preſque toujours trois ou quatre ans avant de voir ces promeſſes s'effectuer. Vraiment elles ſeroient bien dupes, ſi elles s'en tenoient là. Je dois ſavoir, ce me ſemble, ce que je dis, puiſque je ne parle que par expérience, & d'après le dire de toutes mes amies & voiſines ; aucune n'a donné ſes prémices à ſon époux. Je ſais de plus, les bons tours que la plupart des femmes mariées jouent à leurs maris ; & cette

pécore veut m'apprendre à connoître les femmes, comme ſi je n'étois née que d'hier.

Pendant que *Lyciſque* parloit ainſi, les Dames étouffoient de rire. La REINE qui ſe poſſédoit un peu plus, eut beau vouloir l'interrompre & lui impoſer ſilence à pluſieurs repriſes, elle ne ceſſa de parler, juſqu'à ce qu'elle eût achevé de dire tout ce qu'elle avoit ſur le cœur. Quand elle eut mis fin à ſon plaidoyer, la REINE ſe tourna du côté de *Dionéo* : voilà préciſément, lui dit-elle, une matière qui eſt de votre reſſort. Comme vous êtes très-verſé ſur ces ſortes de points, je vous donnerai celui-là à décider, quand chacun de nous aura conté ſa Nouvelle. Ce point-là eſt tout décidé, MA BELLE DAME, répondit-il, je n'ai pas be-

ſoin d'en entendre davantage, pour dire que *Lyciſque* a raiſon. Oui, je ſuis intimement perſuadé qu'elle dit vrai, & que *Tindare* n'eſt qu'une groſſe bête. A ces paroles, *Lyciſque* ſe prit à rire; &, ſe tournant vers *Tindare*, je te le diſois bien que tu n'étois qu'un ignorant. Soutiendras-tu encore que tu en ſais plus que moi? Au moins n'ai-je pas perdu mon temps en venant ici. Vois comme tout le monde ſe moque de toi.... Si la REINE, d'un ton ſévère, n'eût ordonné à cette femme de ſe taire, ſous peine d'être fouettée, elle n'eût pas ceſſé de parler juſqu'à la nuit. Quand on fut délivré de ſon babil & de ſa préſence, la REINE commanda à Madame *Philomène* de dire la première ſa Nouvelle. Cette Dame obéit incontinent, & parla ainſi.

NOUVELLE I.

Le mauvais Conteur.

DE MÊME QUE LES ÉTOILES ſont l'ornement du Ciel, que les fleurs ſont celui des prairies & des jardins, & que les boſquets décorent agréablement les collines : de même les penſées choiſies, les bons mots & les ſaillies ſont la beauté & l'ornement du diſcours. Il ſemble que ces ſortes de traits ingénieux qui ſe ſont admirer par leur vivacité, devroient être plus communs chez notre ſexe naturellement vif & ſenſible ; mais, par une fatalité que je ne puis concevoir, rien n'eſt

plus

plus rare que de voir des femmes ſe diſtinguer par de bons mots & des ſaillies. C'eſt, ſans doute, la faute de l'éducation qu'on nous donne. Je ne pouſſerai pas plus loin mes réflexions à cet égard; Madame *Pampinée* en a dit aſſez l'autre jour ſur cette matière. Je me contenterai de vous raconter la manière adroite & polie dont s'y prit une Dame de bonne famille, pour redreſſer un Gentilhomme qui lui contoit une Hiſtoire d'une façon ennuyeuſe & pitoyable. Cette anecdote vous prouvera que les plus petites choſes ont de l'agrément, quand elles ſont dites à propos.

IL N'Y A PAS long-temps qu'il y avoit dans notre bonne ville de Florence, une Dame de condition très-

aimable & parlant bien, nommée *Horette*, & femme de Meſſire *Geri Spinę*. Pendant ſon ſéjour à la campagne, où elle paſſoit ſix mois de l'année, elle fit la partie, avec pluſieurs Dames & pluſieurs Meſſieurs qu'elle avoit eus la veille à dîner chez elle, d'aller voir un ſien parent ou ami dont la maiſon de plaiſance étoit voiſine de la ſienne. La moitié de la bande étoit à pied, & l'autre à cheval. Comme elle étoit du nombre des premiers, & qu'elle paroiſſoit un peu fatiguée, un des Cavaliers lui offrit de la prendre en croupe, & de lui conter, chemin faiſant, la plus jolie hiſtoire du monde. La Dame accepte l'offre, & voilà mon homme qui commence ſon récit. Or, vous ſaurez que ce Gentilhomme étoit auſſi propre à raconter des hiſtoires qu'à porter une épée au côté. Il s'embrouille, il répète, il ſe reprend, il veut recommencer, il s'embarraſſe de nouveau, confond les noms; en un mot, il ne ſait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il doit

dire. Madame *Horette* qui, à travers ce galimathias, comprit que le fait dont il s'agiſſoit étoit intéreſſant, ſouffroit cruellement de le voir eſtropié de la plus étrange manière. Elle patienta quelque temps; mais voyant enfin que le Conteur s'embarraſſoit de plus en plus, & déſeſpérant de le voir ſortir du déſordre où il s'étoit jetté, elle ne put ſe contenir, & prit le parti de lui dire bruſquement: Je vous prie, Monſieur, de vouloir bien me laiſſer deſcendre: votre cheval eſt trop rude pour moi. Le Cavalier qui ne manquoit pas d'intelligence, quoiqu'il ſût mal raconter, comprit fort bien ce que cela vouloit dire: il laiſſa là l'hiſtoire qu'il avoit ſi mal commencée & plus mal continuée, parla d'autres choſes, & finit par amuſer la Dame qu'il avoit d'abord ſi fort ennuyée.

NOUVELLE II.

Le Boulanger.

L'HISTORIETTE de Madame *Philomène* fut généralement applaudie. La REINE commanda à Madame *Pampinée* de ſuivre l'ordre établi. Celle-ci prit auſſi-tôt la parole en ces termes :

Je ne ſais, MES AIMABLES DAMES, laquelle eſt plus bizarre & plus blâmable, ou de la Nature qui met ſouvent une belle âme dans un vilain corps, ou de la Fortune, qui condamne à des profeſſions viles des perſonnes qui ont l'ame noble & élevée. C'eſt

ce que nous avons été plusieurs fois à portée de voir, & en dernier lieu dans *Ciste*, notre concitoyen, dont la fortune n'a fait qu'un Boulanger, malgré la noblesse & la grandeur de ses sentimens. Je blâmerois autant la Nature que la Fortune, si je ne savois que la première est infiniment sage, & que l'autre a de bons yeux, quoique les sots la représentent aveugle. Je remarque qu'elles se conduisent en cela, comme les hommes qui cachent leurs trésors dans les plus vilains endroits de leur maison, dans la persuasion qu'ils y seront en plus grande sûreté que par-tout ailleurs, & pour s'en servir dans le besoin. On diroit que la Fortune se fait un plaisir de contrarier l'autre, en refusant les honneurs & les richesses à ceux que la pre-

mière a le plus favoriſés de ſes dons. Vous trouverez la preuve de ceci dans l'action de *Ciſte* le Boulanger, qui eut le talent de faire rentrer en lui-même Meſſire *Geri Spine*, mari de cette même Dame *Horette*, qui a fait le ſujet de la Nouvelle précédente. Cette Nouvelle m'a rappelé le ſouvenir de celle-ci, qui ne ſera pas longue.

LE PAPE *BONIFACE* ayant quelques affaires à démêler avec la République de Florence, y envoya des Ambaſſadeurs. Ils allèrent loger chez Meſſire *Geri Spine*, qui jouiſſoit d'un grand crédit auprès du Souverain Pontife. *Geri* fit de ſon mieux pour leur rendre le ſéjour de Florence agréable, & les accompagnoit partout. Ils paſſoient preſque tous les

matins dans la rue de Notre-Dame d'Ughi, où demeuroit un célèbre Boulanger nommé *Ciſte*. Quoique cet homme eût amaſſé beaucoup de bien à faire du pain, & qu'il eût des ſentimens bien ſupérieurs à ſa profeſſion, il ne voulut jamais la quitter. Il ne laiſſoit pas de vivre dans la plus grande aiſance, d'avoir bonne table, & la cave garnie des meilleurs vins qu'on recueillît dans la Toſcane & ſes environs. Comme il voyoit paſſer chaque jour devant ſa boutique Meſſire *Geri*, & les Ambaſſadeurs de Sa Sainteté, à des heures où la grande chaleur commençoit à ſe faire ſentir, il crut qu'il ſeroit très-honnête à lui de les inviter à boire de ſon bon vin; mais comme il connoiſſoit la diſtance qu'il y avoit entre les Miniſtres d'un grand Souverain & un Boulanger, il craignit de leur en faire la propoſition. Il penſa donc à trouver un moyen pour les engager à s'inviter eux-mêmes. Dans cette idée, à l'heure à peu près qu'il croyoit que *Geri* & les Am-

baſſadeurs paſſeroient, il ſe faiſoit apporter devant ſa porte, un ſceau fort propre plein d'eau fraîche, un petit vaiſſeau de terre de Boulogne également fort propre, plein de ſon excellent vin, & deux verres bien rincés & extrêmement clairs. Là, en veſte & en tablier de toile fort blanche & toujours propre, aſſis ſur un petit banc, après avoir touſſé & craché avec meſure, il buvoit, au moment qu'il les voyoit venir, ſes deux verres de vin avec une délectation qui faiſoit envie. Meſſire *Geri* ayant vu ce manège deux jours de ſuite, lui dit à la troiſième fois : Et bien, *Ciſte*, eſt-il bon? Excellent, Monſieur, répondit le Boulanger en ſe levant; mais le moyen de vous le perſuader, ſi vous n'en goûtez vous-même? Meſſire *Geri*, ſoit à cauſe du grand chaud, ſoit qu'il eût couru plus qu'à l'ordinaire, ſoit enfin que le plaiſir avec lequel il voyoit boire le Boulanger lui donnât envie d'en faire autant, ſe tourne alors vers les Ambaſſadeurs,

& leur dit en ſouriant : Je ſuis d'avis, Meſſieurs, que nous goûtions le vin de cet honnête homme ; peut-être ne nous en repentirons-nous pas. Ils s'approchent auſſi-tôt de *Ciſte*, qui les conduit dans ſon arrière-boutique, & les pria de s'aſſeoir. Il fait retirer leurs domeſtiques, qui s'avançoient pour ſervir leurs maîtres, en leur diſant, qu'il étoit auſſi bon Échanſon que bon Boulanger : & après avoir rincé quatre petits verres, il verſe lui-même à boire à *Geri* & aux Ambaſſadeurs, qui furent ſi contens de ſon vin, qu'ils avouèrent que depuis long-temps ils n'en avoient bu d'auſſi bon, & lui promirent de revenir en boire tous les jours ; ce qu'ils firent très-exactement.

Quand les Miniſtres du Pape eurent terminés leurs négociations, & qu'ils ſe diſpoſoient à s'en retourner à Rome, Meſſire *Geri* leur donna un repas ſplendide, où il invita la plupart des Notables de Florence. *Ciſte* y fut pareillement invité ; mais il re-

fusa constamment de s'y rendre. *Geri* voyant cela, envoya lui demander un flacon de son bon vin, afin d'en donner un demi-verre à chaque convive au commencement du repas. Le domestique qui avoit été le chercher, fâché de ce qu'il n'en étoit pas resté pour lui, s'avisa, en retournant chez le Boulanger, de se munir d'une grande bouteille, le priant de la remplir. A la vue de ce grand flacon, *Ciste* lui dit : Tu te trompes, mon ami, ce n'est certainement point ici que ton maître t'envoie. Le valet eut beau lui protester qu'il ne se trompoit pas, il n'en pu tirer d'autre réponse, & retourna vers son maître, à qui il rapporta ce que *Ciste* lui avoit répondu. Retourne chez lui, dit *Geri*; s'il te fait la même réponse, demande-lui où est-ce qu'il pense que je t'envoie. Le domestique obéit, & dit à *Ciste* : Soyez assuré que c'est ici que mon maître m'envoie. Cela n'est pas possible, répondit le Boulanger, tu te trompes assurément. Où m'envoie-

t-il donc, s'il vous plaît, reprit le domeſtique? A la rivière d'Arne, répliqua *Ciſte*. Sur le rapport de l'émiſſaire, Meſſire *Geri* voulut voir le flacon; & le trouvant d'une grandeur démeſurée, *Ciſte* a raiſon, s'écria-t-il: & après avoir fait de vifs reproches à ſon valet, il lui ordonna de prendre un vaiſſeau raiſonnable, & d'y retourner. *Ciſte* ne voyant plus le grand flacon, je connois à préſent, dit-il, que c'eſt ici que ton maître t'envoie, & lui remplit de grand cœur celui qu'il avoit apporté. Le même jour il fit remplir un tonneau du même vin, & le fit porter chez Meſſire *Geri*, où il ſe rendit peu d'inſtans après. Ne croyez pas, Monſieur, lui dit-il en l'abordant, que j'aie été étonné de la grande cantine de ce matin; mais vous ayant fait voir ces jours paſſés, par mes petites bouteilles, que ce vin n'étoit pas pour les valets, j'ai cru devoir vous en faire reſſouvenir. Maintenant que je vous ai envoyé ce qu'il reſtoit de cette pièce, vous

en diſpoſerez comme bon vous ſemblera. Je vous prie ſeulement de l'accepter d'auſſi bon cœur que je vous le donne. Meſſire *Geri* reçut le préſent de *Ciſte* avec toutes les démonſtrations de la reconnoiſſance. Depuis ce jour, il fut de ſes amis, & diſoit ſouvent que c'étoit grand dommage qu'un auſſi galant homme paſſât ſa vie dans le métier de Boulanger.

NOUVELLE.

NOUVELLE III.

Le Mari avare, ou la Répartie.

APRÈS QUE MADAME *PAMPINÉE* eut achevé son récit, & qu'on eut loué l'esprit & la générosité du Boulanger, Madame *Laurette*, par ordre de la REINE, prit aussi-tôt la parole, & s'exprima ainsi :

Il faut convenir, MES AIMABLES COMPAGNES, qu'il seroit difficile de rien ajouter à ce qu'on a déjà dit sur les bons mots & les reparties. Je me bornerai donc à vous rappeler que ces sortes de traits d'esprit sont d'autant

plus agréables, qu'ils laiſſent davantage à deviner ; c'eſt ce qui fait le mérite de ceux qui ont fourni le ſujet des deux dernières Nouvelles, & ce qui caractériſe celui qui terminera celle que je vais vous raconter.

UN SEIGNEUR CATALAN, nommé Meſſire *Diégo de la Rata*, Grand-Maréchal des Armées de *Robert* Roi de Naples, vint viſiter Florence, lorſque le ſage & vertueux Meſſire *Antoine Dorſa* en étoit encore Evêque. Comme ce Seigneur étoit auſſi galant que bel homme, ſa principale occupation, pendant ſon ſéjour dans notre bonne ville, étoit de faire ſa cour aux Dames. Il devint amoureux, entr'autres, d'une nièce du frère de l'Evêque, qui paſſoit pour une beauté rare. Le mari de cette belle Dame, quoique riche & de naiſſance, avoit des ſen-

timens fort bas, & un très-vilain caractère. Son vice dominant étoit une avarice ſordide. le Maréchal qui connoiſſoit le perſonnage, tant par la voix publique que d'après ſes propres obſervations, ne fit pas difficulté de lui offrir cinq cens ducats, pour qu'il le laiſsât coucher une nuit avec ſa femme, que notre avare tenoit de court. La propoſition ayant été acceptée ſans beaucoup de cérémonies, le ruſé Catalan, qui vouloit punir le mari de ſa lâcheté, fit dorer des pièces de monnoie connues ſous le nom de *Popolins*, qui avoient cours alors dans la Toſcane; & après avoir paſſé la nuit avec la Belle, qui ne fut ſans doute point conſultée, & qui dut le prendre pour ſon mari, il remit à celui-ci les prétendus ducats dont il avoit pris ſoin de ſe munir. J'ignore ſi le Catalan indiſcret ſe vanta de ſa bonne fortune, ou ſi le mari, en ſe plaignant de la tromperie, fit connoître lui-même ſa turpitude; ce qui eſt certain, c'eſt que l'aventure fut ſue

de toute la Ville, que les plaiſans en rirent beaucoup. L'Evêque, en homme ſage, fit ſemblant de ne rien ſavoir; il reçût le Catalan à ſon ordinaire, & ils étoient ſouvent enſemble. Un jour de *Saint-Jean*, qu'ils ſe promenoient tous deux à cheval par la Ville, ils s'arrêtèrent dans la rue où l'on faiſoit les courſes. Ils s'approchent d'un groupe de Dames qui s'amuſoient à voir les coureurs, & ſe trouvent à côté d'une jeune & belle femme, nouvellement mariée, que vous pouvez avoir tous connue, & que la peſte vient de nous enlever. C'étoit Madame *Nonne de Pulci*, couſine de Meſſire *Aleſſo Rinucci*, logée près de la porte *Saint-Pierre*. Cette Dame, outre la jeuneſſe & la beauté, avoit beaucoup d'eſprit, & parloit avec autant de grace que de facilité. L'Evêque, qui la connoiſſoit un peu, la fit voir au Grand-Maréchal. Un moment après, le Prélat oubliant ſa prudence ordinaire, adreſſe la parole à cette Dame; & frappant ſur l'épaule du Catalan, que

dites-vous de ce Cavalier, Madame *Nonne?* Pourriez-vous bien en faire la conquête? La Belle croyant que ces paroles attaquoient son honneur, & jugeant qu'elles ne pouvoient que donner des impreſſions déſavantageuſes ſur ſon compte à ceux qui les avoient entendues, répondit promptement, & ſans chercher à ſe juſtifier: « Peut-être auſſi, Monſeigneur, » auroit-il de la peine à faire la mienne : en tout cas, je puis vous aſ» ſurer, que ſi je me laiſſois vaincre, » ce ne ſeroit pas pour de la fauſſe » monnoie «. Le Prélat & le Catalan, tous deux piqués au vif de cette répartie, l'un pour s'être conduit ſi peu honnêtement à l'égard d'une femme honnête, l'autre comme parent ou allié du mari avare & crapuleux, ſe retirèrent tout confus, ſans oſer rien répliquer.

NOUVELLE IV.

Le Cuiſinier.

MADAME *LAURETTE* avoit ceſſé de parler, & toute la compagnie avoit applaudi à la répartie de Madame *Nonne*, lorſque la REINE commanda à Madame *Néiphile* de conter ſa Nouvelle. Quoique les bons mots, dit auſſi-tôt cette Dame, ſoient le fruit d'une imagination vive, cependant le haſard en fournit quelquefois à des gens bornés qui ne les euſſent jamais trouvés, s'ils avoient eu le loiſir de les chercher long-temps. Je vais vous en donner un exemple dans la Nouvelle que voici.

VOUS POUVEZ avoir entendu dire ou avoir vu par vous-mêmes, que Meſſire *Conrard*, Citoyen de Florence, a toujours été homme de grande dépenſe, libéral, magnifique, aimant beaucoup les chiens & les oiſeaux, pour ne rien dire de ſes autres goûts. Un jour, à la chaſſe du faucon, il prit une grue, près d'un Village nommé Perctola. La trouvant jeune & graſſe, il ordonna qu'on la remit à ſon Cuiſinier pour la rôtir & la ſervir à ſon ſoupé. Notez bien que ce Cuiſinier, Vénitien d'origine, & qui portoit le nom de *Quinquibio*, étoit un ſot accompli. Il prend la grue & la fait rôtir de ſon mieux. Elle étoit ſur le point d'être cuite, & répandoit une excellente odeur, lorſqu'une femme du quartier, appelée *Brunette*, dont *Quinquibio* étoit amoureux, entra dans la cuiſine. L'agréable fumée qu'exhaloit l'oiſeau qu'on venoit

d'ôter de la broche, fait naître à cette femme l'envie d'en manger, & auſſi-tôt de prier inſtamment le Cuiſinier de lui en donner une cuiſſe. Celui-ci ſe moque d'elle, & lui répond en chantant : *Vous ne l'aurez pas, Dame Brunette, vous ne l'aurez pas de moi.* Si vous ne me la donnez, répliqua la femme, je vous jure que vous n'aurez jamais rien de moi. Après pluſieurs paroles de part & d'autre, *Quinquibio*, qui ne vouloit pas déplaire à ſa Maîtreſſe, coupe la cuiſſe & la lui donne. Il y avoit ce jour-là au logis grande compagnie à ſouper. La grue fut ſervie avec une ſeule cuiſſe. Un des convives qui fut le premier à s'en appercevoir, ayant montré de l'étonnement, Meſſire *Conrard* fit appeler le Cuiſinier, & lui demanda ce qu'étoit devenue l'autre cuiſſe. Le Vénitien, naturellement menteur, répondit effrontément que les grues n'avoient qu'une jambe & une cuiſſe. Crois-tu donc que je n'ai jamais vu d'autres grues que celle-

ci? — Ce que je vous dis, Monſieur, eſt à la lettre; & ſi vous en doutez encore, je me fais fort de vous le prouver dans celles qui ſont en vie. Tout le monde ſe prit à rire de cette réponſe; mais *Conrard* ne voulant pas faire plus grand bruit à cauſe des étrangers qu'il avoit à table, ſe contenta de répondre au lourdaut, puiſque tu te fais fort, coquin, de me montrer ce que je n'ai jamais vu ni entendu dire, nous verrons demain ſi tu tiendras ta parole; mais parbleu ſi tu ne le fais pas, je t'aſſure que tu te ſouviendras long-temps de ta bêtiſe & de ton opiniâtreté, qu'il n'en ſoit à préſent plus queſtion: retire-toi.

Le lendemain Meſſire *Conrard*, que le ſommeil n'avoit point calmé, ſe leva à la pointe du jour, le cœur plein de reſſentiment contre ſon Cuiſinier. Il monte à cheval, le fait monter ſur un autre pour qu'il le ſuive, & va vers un ruiſſeau, ſur le bord duquel on voyoit toujours des

grues au lever de l'aurore. Nous verrons, lui disoit-il en chemin, de temps en temps, d'un ton de dépit, nous verrons lequel de nous a raison. Le Vénitien voyant que son maître n'étoit pas revenu des premiers mouvemens de sa colère, & qu'il alloit se trouver confondu, ne savoit comment faire pour se disculper. Il auroit volontiers pris la fuite s'il eût osé, tant il étoit épouvanté des menaces du Gentilhomme. Mais le moyen, n'étant pas le mieux monté ? Il regardoit donc de tous côtés, croyant que tous les objets qu'il appercevoit étoient autant de grues qui se soutenoient sur deux pieds. Arrivés assez près du ruisseau, il fut le premier à en voir une douzaine toutes appuyées sur un pied, comme elles font ordinairement quand elles dorment. Il les montre aussi-tôt à son maître, en lui disant : Voyez donc, Monsieur, si ce que je vous disois hier au soir n'est pas vrai : regardez ces grues, & voyez si elles ont plus

d'une jambe & d'une cuiſſe. Je vais te faire voir qu'elles en ont deux, répliqua Meſſire *Conrard*; attends un peu; & s'étant plus approché, il ſe mit à crier, hou! hou! hou! A ce bruit les grues de s'éveiller, de baiſſer l'autre pied, & de prendre enſuite la volée. Hé bien, maraut, dit alors le Gentilhomme, les grues ont-elles deux pieds? Que diras-tu maintenant? Mais, Monſieur, répartit *Quinquibio* qui ne ſavoit plus que dire, mais vous ne criâtes pas hou, hou, hou, à celle d'hier au ſoir; car ſi vous l'aviez fait, elle auroit mis à terre comme celles-ci l'autre pied. Cette réponſe ingénue plut ſi fort à Meſſire *Conrard*, qu'elle déſarma ſa colère; & ne pouvant s'empêcher d'en rire: Tu as raiſon, *Quinquibio*, lui dit-il, j'aurois dû vraiment faire ce que tu dis: va je te pardonne; mais n'y reviens plus. C'eſt ainſi que par une répartie tout-à-fait plaiſante, le Cuiſinier eſquiva la punition, & fit ſa paix avec ſon maître.

NOUVELLE V.

Rien de plus trompeur que la mine.

LA RÉPARTIE du Cuisinier Vénitien fit beaucoup rire la Compagnie. La REINE voyant que Madame *Neiphile* n'avoit rien à dire, ordonna à *Pamphile* de commencer son récit. *Pamphile* obéit sur le champ, & voici comment il s'exprima.

De même que la Fortune place dans des professions viles des gens d'un grand mérite, comme nous l'a fait voir Madame *Pampinée*, de même la Nature se plaît quelquefois à loger de grands & sublimes

blimes eſprits dans de vilains corps. On en a vu un exemple, entre autres, dans deux de nos Concitoyens, dont je vais vous entretenir en peu de mots.

MESSIRE *Forêt de Rabata* étoit un petit homme fort mal fait, ayant le viſage plat & le nez camus comme celui d'un chien terrier : il étoit en un mot ſi affreux, que l'eût-on comparé au plus difforme des (*a*) *Baronchi*, on l'auroit encore trouvé fort laid. Cependant avec ſa difformité, il fut un ſi grand Juriſconſulte, que les Savans de ſon temps l'ont regardé comme un code vivant de Droit civil.

(*a*) Nom d'une famille de Florence, toute compoſée de gens laids & difformes, s'il faut en croire *Bocace*, qui le dit dans la Nouvelle ſuivante.

Giotto fameux Peintre, n'étoit guère moins laid. Celui-ci avoit une imagination ſi vive pour ſaiſir tous les rapports des objets, pour en rendre les moindres nuances, que ſes ouvrages faiſoient illuſion, & qu'on prenoit pour la nature ce qui n'en étoit qu'une imitation, tant ſon pinceau étoit énergique & plein de vérité. C'eſt lui qui reſſuſcita la peinture de l'état de langueur & de barbarie où l'avoient plongée des peintres ſans goût & ſans talent, plus jaloux de charmer les yeux des ignorans & de gagner de l'argent, que de plaire aux connoiſſeurs & d'acquérir de la gloire : auſſi le regarde-t-on comme une des lumières de l'Ecole Florentine. Ce qui relevoit infiniment ſon mérite, étoit une modeſtie fort rare dans les gens de ſon état. Il avoit l'ambition d'être le Prince des Peintres, & néanmoins il ne vouloit point qu'on lui donnât ſeulement le nom de Maître. Mais ſon humilité ne faiſoit qu'augmenter l'éclat de ſes talens, qui lui attiroient chaque jour

des envieux parmi les autres Peintres, & même parmi ſes propres Elèves.

Ces deux hommes auſſi mal faits, & d'une figure auſſi déſagréable l'un que l'autre, avoient leur bien à un Village près de Florence, nommé Maguel. Après y avoir paſſé quelques jours de la belle ſaiſon, comme ils s'en retournoient à Florence, ils ſe rencontrèrent à moitié chemin, auſſi mal montés & auſſi mal habillés l'un que l'autre. Tandis qu'ils cheminoient ainſi enſemble au petit pas, ils furent ſurpris par une de ces groſſes pluies d'été qui viennent tout-à-coup & finiſſent quelquefois de même. Pour ſe mettre à couvert, ils entrèrent dans la chaumière d'un payſan qu'ils connoiſſoient. Cependant la pluie ne diſcontinuoit point. Impatientés d'attendre, & voulant arriver de jour à la Ville, ils empruntèrent chacun à ce payſan un vieux manteau de bure griſe, & un méchant chapeau, ne trouvant rien de meilleur, & ſe remirent en chemin. Après avoir marché quel-

que temps fort mouillés & fort crotés, l'orage ſe diſſipa. Meſſire *Forêt* écoutant *Giotto* qui étoit beau parleur, s'aviſa de le regarder avec affectation de pied en cap; & le trouvant ſi laid & ſi mal accoutré, ſans ſonger qu'il n'étoit pas plus beau lui-même, il ſe mit à rire & lui dit : Penſez-vous que ſi nous rencontrions à préſent quelqu'un qui ne vous eût jamais vu ni connu, il vous prît pour le plus excellent Peintre du monde? Oui, Monſieur, repliqua *Giotto* dans le moment, s'il pouvoit croire en vous examinant des pieds juſqu'à la tête, que vous ſavez ſeulement votre a, b, c. Le Juriſconſulte ſe voyant battu des mêmes armes dont il avoit attaqué ſon compagnon de voyage, demeura bouche cloſe, & reconnut ſon imprudence. Cette anecdote, dont je puis garantir la vérité, nous apprend qu'il ne faut jamais railler les autres, quand on fournit ſoi-même matière à la raillerie.

NOUVELLE VI.

La Gageure.

LES DAMES rioient encore de la prompte & ſage repartie de *Giotto*, lorſque la REINE commanda, par un ſigne, à Madame *Flamette* de parler. Cette Dame obéit, & commença ainſi :

Pamphile, en parlant des *Baronchi*, que vous ne connoiſſez peut-être pas de vue, m'a fait ſouvenir d'une anecdote non moins plaiſante que celle que vous venez d'entendre : elle vous prouvera combien la Nobleſſe de cette famille eſt ancienne. Cette Nouvelle

n'eſt point étrangère au ſujet que nous traitons. La voici.

Il y a fort peu de temps qu'on connoiſſoit à Florence un jeune homme nommé *Michel Scalſe*. Il avoit l'eſprit ſi enjoué, ſi fécond en facéties de toute eſpèce, que la jeuneſſe de la Ville recherchoit avec empreſſement ſa ſociété. Un jour qu'il étoit à Montigni, avec pluſieurs de ſes amis, la converſation tomba ſur l'ancienneté & la Nobleſſe des maiſons de Florence. Les uns diſoient que celle des *Uberti* méritoit la préférence à cet égard ; les autres prétendoient que c'étoit la maiſon des *Lamberti* ; un autre ſoutenoit qu'il y en avoit de plus anciennes que celle-là, & les nommoit : chacun, en un mot, parloit ſelon ſon idée & ſon intérêt. *Scalſe*, après avoir entendu leurs divers ſentimens, vous êtes

tous dans l'erreur, leur dit-il en ſouriant, & vous ne ſavez ce que vous dites. Je prétends moi, que la famille la plus ancienne, & par conſéquent la plus noble, non-ſeulement de Florence, mais du monde entier, ou du moins, pour ne pas exagérer, de toute la Toſcanne, eſt la famille des *Baronchi*. Tous les Savans & tous ceux qui les connoiſſent comme moi, ſont de mon ſentiment. Afin que vous ne confondiez point, je parle des *Baronchi*, nos voiſins, qui logent près de Notre-Dame la Majeure.

Les compagnons de *Scalſe*, qui avoient d'abord cru qu'il vouloit parler de quelques *Baronchi* qu'ils ne connoiſſoient point, voyant qu'il étoit queſtion de ceux qu'ils connoiſſoient pour n'être pas d'une famille fort ancienne, ſe mirent à rire, & lui demandèrent s'il diſoit cela ſérieuſement. Nous connoiſſons auſſi bien que toi les *Baronchi*, & c'eſt nous prendre pour des bénets, que

de nous dire qu'ils ſont les plus anciens Nobles de la Ville. Eh ! bien, Meſſieurs, vous ne les connoiſſez pas, répliqua-t-il, puiſque vous n'êtes point de mon avis. Au reſte, je vous prends ſi peu pour des bénets, & je ſuis ſi perſuadé de la vérité de ce que j'avance, que je ſuis prêt de gager avec qui voudra, le ſoupé pour nous ſix, & de m'en rapporter même à la déciſion de qui bon vous ſemblera. La gageure acceptée par un nommé *Neri Vanniri*, on convint de s'en rapporter au jugement de *Pierre* le Florentin, dans la maiſon de qui ils étoient. Ils vont tous le joindre dans l'inſtant, pour avoir le plaiſir de voir perdre *Scalſe*, & de le bien badiner.

Le maître du logis étoit, quoique jeune, un homme ſage & de grand ſens. Après avoir entendu *Néri*, il ſe tourne vers ſon adverſaire, & lui demande comment il prouvera ce qu'il avance. Je le prouverai ſi bien, que vous ſerez forcé d'avouer, vous &

les autres, que j'ai raiſon. Puis il ajouta : Plus une famille eſt ancienne, plus elle eſt noble, de l'aveu de ces Meſſieurs : or, la famille des *Baronchi* eſt la plus ancienne de Florence ; donc elle eſt la plus noble de toutes. Il ne me reſte donc, pour gagner la gageure, qu'à prouver l'ancienneté des *Baronchi*. Voici ma preuve. Tous les hommes ſont l'ouvrage de notre Seigneur. On voit évidemment qu'il a fait les *Baronchi*, lorſqu'il n'étoit encore qu'apprentif Peintre, & qu'il n'a fait les autres hommes qu'après qu'il eſt devenu maître dans l'art de la peinture. Pour vous en convaincre, comparez les *Baronchi* aux autres hommes ; vous trouverez de la juſteſſe, de la proportion, de la régularité dans les traits de ceux-ci, tandis que ceux-là ne vous paroîtront qu'ébauchés. Et véritablement, l'un a le viſage long & étroit, l'autre déméſurément large : celui-ci eſt camus, celui-là a un nez d'un pied de long : l'un a le menton

long & crochu, une mâchoire d'âne; l'autre l'a court & plat, & ſa figure reſſemble au minois d'un ſinge. Il en eſt dans cette famille qui ont un œil plus gros ou plus bas que l'autre : enfin les viſages de ces Meſſieurs reſſemblent à ceux que font les enfans qui commencent à deſſiner. Il eſt donc clair que notre Seigneur n'étoit pas grand Peintre quand il les fit ; d'où vous devez néceſſairement conclure qu'ils ſont plus anciens, & par conſéquent plus nobles que les autres hommes.

Pierre le juge, *Néri* le parieur, & tous les autres, ſe rappelant que les *Baronchi* étoient tels qu'on venoit de les dépeindre, rirent aux éclats d'un ſi plaiſant argument, & convinrent, d'une voix unanime, que *Scalſe* avoit gagné. On ne ſe laſſoit point de crier, en ſe retirant, il a raiſon, il a raiſon, les *Baronchi* ſont les plus anciens & les plus Nobles de Florence. D'où je conclus moi, que lorſque *Pamphile* a voulu exprimer la laideur

amère de Meſſire *Forêt*, il ne pouvoit donner une plus forte idée de ſa difformité, qu'en diſant qu'il auroit encore paru laid auprès de l'un des *Baronchi*.

NOUVELLE VII.

La Femme adultère, ou *la Loi réformée.*

MADAME *FLAMETTE* avoit déjà fini ſon récit, & l'on rioit encore du ſingulier argument dont s'étoit ſervi *Scalſe* pour ennoblir par-deſſus tous les autres les *Barontchi*, lorſque la REINE commanda à *Philoſtrate* de débiter ſa Nouvelle.

MES BELLES DAMES, dit alors ce jeune Amoureux, il eſt beau, ſans doute, de ſavoir toujours bien parler ; mais je penſe qu'il eſt encore plus beau de ſavoir parler à propos. C'eſt ce que fit une

une femme de condition, dont je vais vous entretenir : elle parla ſi à propos & ſi bien, dans un cas très-urgent, que non-ſeulement elle fit rire tous ceux qui l'entendirent, mais qu'elle évita, par ce moyen, la mort qui la menaçoit, comme vous l'allez voir.

DANS LA VILLE de Prato, il y avoit autrefois contre les femmes, une loi bien rigoureuſe, pour ne pas dire injuſte & cruelle. Par cette loi, celles qui étoient ſurpriſes par leurs maris en adultère, devoient être brûlées vivantes ſans miſéricorde. Il n'y avoit pas long-temps que cette dure loi avoit été publiée, lorſqu'une Dame nommée *Philippe*, jeune, jolie, & de complexion fort amoureuſe, fut ſurpriſe une nuit dans ſa chambre, par *Renaut de Bugliéſi* ſon mari, entre les bras d'un jeune homme, & beau

Gentilhomme de la même ville, nommé *Lazarin Quaſſaglioti*, qu'elle aimoit plus que ſa propre vie. Le mari, juſtement indigné d'un tel affront, eut toutes les peines du monde de retenir ſon reſſentiment, qui le pouſſoit à les tuer l'un & l'autre; mais la crainte qu'il eut pour ſa propre vie, l'empêcha de tenter l'aventure. Il crut d'ailleurs qu'il ſeroit aſſez vengé par la mort de l'infidèle; & comme il avoit autant de preuves qu'il lui en falloit pour prouver le délit, il alla, dès la pointe du jour, ſans prendre conſeil de perſonne, l'accuſer devant le Juge, & la fit aſſigner. Les parens & les amis de la Dame, qui la regardoient déjà comme une femme perdue ſans reſſource, lui conſeillèrent de ne pas comparoître, & de prendre la fuite : mais comme elle avoit l'ame grande & courageuſe, ainſi que l'ont ordinairement les perſonnes qui ſavent bien aimer, elle préféra de mourir en héroïne, après avoir confeſſé la véri-

té, plutôt que de vivre honteuſement en exil, & de faire voir par cette fuite, qu'elle étoit indigne d'un Amant auſſi aimable que celui avec lequel elle avoit été ſurpriſe. Elle parut donc devant le Juge, accompagnée d'un grand nombre de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui l'exhortoient à nier le fait; & lui demanda avec un viſage ſerein & d'un ton ferme ce qu'il vouloit d'elle. Le Juge la voyant jeune & belle, & jugeant par ſa fermeté qu'elle n'avoit pas moins de grandeur d'ame que d'agrément & de beauté, commença à s'intéreſſer à ſon ſort, à craindre qu'elle n'avouât le fait, & qu'en conſéquence il ne fût obligé de la condamner à mort. Ne pouvant toutefois différer l'interrogatoire, il lui dit en Avocat plutôt qu'en Juge : Votre mari, Madame, que vous voyez ici préſent, ſe plaint de vous, & dit qu'il vous a ſurpris en adultère. Il demande que vous ſoyez punie ſelon la loi; mais je ne puis vous condamner, ſi vous ne

confeſſez vous même le crime. Voyez maintenant ce que vous avez à répondre, & dites-moi ce qui en eſt. Il eſt vrai, Monſieur, répondit-elle, ſans rien rabattre de ſa fierté, que *Renaut* eſt mon mari, & qu'il m'a trouvée entre les bras de *Lazarin*, que j'aime & que j'eſtime de tout mon cœur : je n'ai garde de nier un pareil fait. Mais, Monſieur, vous êtes trop éclairé pour ne pas ſavoir que les loix qu'on crée dans un Etat, doivent être communes aux délinquans, ou faites du moins avec le conſentement des perſonnes qu'elles touchent de plus près. C'eſt ce qu'on n'a point pratiqué dans la création de celle dont il s'agit. Non-ſeulement elle n'eſt que contre nous autres, malheureuſes femmes, qui en amour, pouvons pourtant beaucoup mieux que les hommes, ſatisfaire à pluſieurs ; mais même aucune femme n'a été conſultée lorſqu'on la créa, & aucune ne l'a acceptée. Cette loi ne peut donc qu'être injuſte & mauvaiſe. Si vous

vous voulez l'exécuter aux dépens de ma vie & de votre conſcience, vous en êtes le maître; mais avant de prononcer, je vous ſupplie de m'accorder une grace; c'eſt de demander à mon mari, ſi toutes les fois qu'il a voulu goûter avec moi les plaiſirs amoureux, je me ſuis jamais refuſée à ſes déſirs. *Renaut*, ſans attendre que le Juge lui fit cette queſtion, répondit que cela étoit vrai; qu'il ne pouvoit que louer la bonne volonté & la complaiſance de ſa femme ſur cet article. La Dame reprenant auſſi-tôt la parole, dit au Juge : Je vous demande donc, Monſieur, après que mon mari a pris de moi tout ce qu'il a voulu, & qui lui étoit néceſſaire, ce que je devois & ce que je dois faire du reſte! Falloit-il le jeter aux chiens? N'étoit-il pas plus raiſonnable d'en gratifier un Gentilhomme aimable, qui m'aime plus que lui-même, que de le laiſſer perdre ou gâter?

Cette affaire avoit fait un ſi grand

bruit, qu'elle avoit attiré au Palais preſque tous les habitans de Prato. Une ſi plaiſante apologie fit rire tous les aſſiſtans, qui crièrent tous d'une voix, que Madame *Philippe* avoit raiſon : de ſorte qu'avant qu'on ſortît, la loi, par l'avis du Juge, fut interprétée, modifiée, diſant qu'elle devoit ſeulement s'entendre des femmes qui, pour de l'argent ou pour un ſordide intérêt, ſeroient infidèles à leurs maris. *Renaut*, confus d'avoir échoué dans ſa folle entrepriſe, ſe retira au bruit des huées, & la Dame, délivrée de la peine du feu, s'en retourna triomphante dans ſa maiſon.

NOUVELLE VIII.

La Mignarde ridicule.

LE COMMENCEMENT de la Nouvelle de *Philoſtrate* avoit cauſé un peu de honte aux Dames de la Compagnie : la rougeur qui leur monta au viſage en étoit un vrai ſigne ; mais s'étant un peu aguerries, elles ſe regardèrent réciproquement, ne purent s'empêcher de ſourire, & finirent par l'écouter avec plaiſir. Quand le récit en fut achevé, la REINE ſe tourna du côté de Madame *Emilie*, & lui commanda de raconter la ſienne. Cette Dame pouſſa

auſſi-tôt un long ſoupir, comme ſi elle venoit de s'éveiller, & parla ainſi :

MES CHÈRES DAMES, comme j'ai été pendant quelque temps livrée à des réflexions qui ont porté mon eſprit loin de cette aimable Aſſemblée, à qui j'en demande pardon, je vous prie de ne pas vous offenſer de la briéveté de ma Nouvelle. Je vous prierois même de vouloir bien m'en diſpenſer, s'il étoit poſſible; mais puiſqu'il faut abſolument obéir aux ordres de notre Souveraine, je vais vous entretenir comme je le pourrai, de la ſote délicateſſe d'une jeune Demoiſelle, & vous rapporter un mot plaiſant & fort bien placé, qui lui fut dit par ſon oncle, & dont elle auroit pu faire ſont profit, ſi elle eût eu aſſez d'intelligence pour en compren-

dre le ſens & s'en faire l'application.

FRESCO DE CHELATICO avoit une Nièce à laquelle on avoit donné par mignardiſe le nom de *Fanchonnette*. Elle étoit jolie, bien faite, & avoit un air aſſez noble; mais ce n'étoit pourtant pas de ces jolies femmes qu'on revoit toujours avec un nouveau plaiſir : au contraire, ſon orgueil & ſa fierté la rendoient ſouvent inſupportable. Elle ſe donnoit même les airs de dédaigner les hommes, de mépriſer les femmes, de ne trouver rien d'aimable dans les autres, ſans conſidérer qu'elle avoit plus de défauts que perſonne. Impertinente, inquiète, capricieuſe, on ne faiſoit jamais rien qui fût à ſon gré. Avec un eſprit contrariant au ſuprême degré, & beaucoup d'autres défauts, elle ne laiſſoit pas de s'eſtimer autant & plus que ſi elle eût été une Prin-

ceſſe du Sang Royal de France. Quand elle ſortoit, tout l'infectoit, & elle avoit preſque toujours le mouchoir au nez : en un mot, c'étoit une précieuſe ridicule dans toutes les règles. Un jour étant ſortie & rentrée dans le même quart-d'heure, & pouſſant mille petites exclamations de dédain, qu'elle accompagnoit d'autant de grimaces affectées, elle alla s'aſſeoir auprès de ſon oncle. D'où vient donc, *Fanchonnette*, lui dit-il, qu'aujourd'hui, jour de Fête, vous voilà ſitôt de retour? Je n'ai rien vu qui me plaiſe, mon oncle, répondit-elle d'un air mignard. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût en cette Ville autant d'hommes ſi mal bâtis, & autant de femmes ſi mauſſades que j'en ai rencontré aujourd'hui. Tout ce qui s'eſt offert à ma vue m'a paru vilain & dégoûtant ; & comme il n'y a perſonne au monde à qui les objets déſagréables donnent plus d'ennui qu'à moi, je ſuis rentrée pour ne les point voir. *Freſco*, qui ne pouvoit plus ſouf-

frir les affectations de sa nièce, lui dit d'un air sérieux, puisque les personnes désagréables te déplaisent si fort, le moyen, ma fille, de t'épargner ce chagrin, est de ne te regarder jamais au miroir. Cette Demoiselle, dont l'ignorance & la bêtise égaloient la vanité, & qui néanmoins croyoit en savoir autant que *Salomon*, ne comprit point ce que vouloit dire son oncle, & elle lui répondit qu'elle vouloit se mirer comme les autres; & elle demeura bête & mignarde toute sa vie.

NOUVELLE IX.

Le Philoſophe Epicurien.

A PEINE Madame *Emilie* eut-elle fini ſa petite Nouvelle, que la REINE, qui ne vouloit pas violer le privilège de *Dionéo*, voyant qu'il ne reſtoit plus qu'elle à parler, commença ainſi :

Je puis vous aſſurer, MES AIMABLES DAMES, que vous m'avez volé tout au moins deux Nouvelles, dont je me propoſois de vous raconter la plus amuſante. Il m'en reſte par bonheur une autre qui n'a pas encore été dite. Vous y trouverez un bon mot, le plus piquant

piquant & le plus énergique que je connoiſſe.

IL Y AVOIT autrefois à Florence pluſieurs belles & louables coutumes, que l'ambition & l'amour des richeſſes en ont entiérement bannies. Par une de ces coutumes, entr'autres, il y avoit dans chaque quartier une coterie compoſée de perſonnes choiſies. Chaque membre de cette ſociété donnoit à ſon tour un repas à ſes camarades, où il étoit permis d'inviter des étrangers de mérite, quand il s'en trouvoit dans la Ville. Tous ceux de la coterie s'habilloient, au moins une fois l'an, d'une manière uniforme; & les plus nobles & les plus riches ſe promenoient enſemble à cheval dans les rues, & donnoient quelquefois des tournois ou d'autres ſpectacles analogues aux exercices militaires.

Parmi ces différentes coteries, on distinguoit celle de Messire *Brette Bruneleſqui*, dans laquelle il avoit voulu attirer un jeune homme nommé *Guido*, fils de Messire *Cavalcanti*. Il n'oublia rien pour faire cette bonne acquisition, parce qu'il connoissoit tout le mérite de ce jeune homme, qui à beaucoup d'esprit, joignoit l'amour des Sciences & de la Philosophie. Mais ce n'étoit pas là ce qui le faisoit le plus rechercher de Messire *Brette* & des autres personnes de la coterie. *Guido* étoit naturellement fort enjoué, beau parleur, extrêmement honnête, habile à toute sorte d'exercices, faisant toutes choses avec beaucoup plus de grace & de facilité que les autres, fort riche, & l'homme du monde qui savoit le mieux distinguer le mérite & lui rendre hommage. Tout ce qu'on fit pour l'engager d'entrer dans cette coterie n'ayant pas réussi, *Brette* & ses compagnons s'imaginèrent que l'amour de la Philosophie lui faisoit préférer la solitude

à la ſociété. Comme il paſſoit pour avoir beaucoup d'eſtime pour *Épicure*, & pour tenir un peu au ſentiment de ce Philoſophe, ceux qui n'étoient pas d'humeur à lui rendre juſtice, diſoient qu'il n'étudioit que pour ſe convaincre qu'il n'y a point de Dieu.

Ce jeune Philoſophe revenant un jour de l'Egliſe de *Saint-Michel d'Orte*, paſſa par les cours des *Adimari*, & aboutit à l'Egliſe de *Saint-Jean*, qui étoit pour lors environnée de ces tombeaux de marbre qu'on voit aujourd'hui à *Sainte Réparée*. Il s'arrêta devant ces mauſolées, & liſoit diverſes épitaphes, lorſqu'il fut apperçu par Meſſire *Brette*, qui traverſoit à cheval, avec ſa compagnie, la place de *Sainte Réparée*. *Brette* ne l'eut pas plutôt vu, au milieu de ces tombeaux, qu'il propoſa à ſes compagnons d'aller l'agacer. Ils piquent des deux comme s'ils euſſent voulu l'aſſaillir, & ſont preſque ſur lui avant qu'il ait eu le temps de les voir. Pourquoi refuſes-tu, *Guido*, lui dirent-ils en

l'abordant, d'entrer dans notre coterie ? Crois-tu pouvoir trouver des raiſons ſuffiſantes pour anéantir l'exiſtence de Dieu; & quand tu y réuſſirois, en ſeras-tu plus avancé? *Guido* ſe voyant ſurpris & enveloppé : Je ſuis chez vous, Meſſieurs, leur dit-il, vous pouvez violer les droits de l'hoſpitalité, & me faire tout ce qu'il vous plaira. Comme il étoit fort agile, il s'appuie auſſi-tôt d'une main ſur un de ces tombeaux aſſez élevé, & prenant ſon élan, il ſe jette d'un ſaut de l'autre côté & ſe retire tranquillement.

Les Cavaliers ſe regardant l'un l'autre un peu ſurpris du ſaut qu'ils avoient vu faire, s'écrièrent, eſt-ce donc là l'homme dont on vante tant l'eſprit & le ſavoir? Et où eſt la juſteſſe de ſa réponſe? Il eſt chez nous, dit-il, le lieu où il eſt ne nous appartient pas plus qu'à lui & qu'aux autres Citoyens; il eſt commun à tout le monde. Il faut ſans doute qu'il ait perdu l'eſprit. C'eſt vous qui l'avez perdu, dit

alors Meſſire *Brette*, ſi vous ne comprenez pas ce qu'il vient de dire. Il nous a dit honnêtement & en peu de mots, l'injure du monde la plus piquante. Ces tombeaux, ſi vous y faites attention, ſont les maiſons des morts; & quand il dit que c'eſt notre maiſon, il veut nous faire entendre que nous & les autres ignorans ſommes ſemblables aux morts, en comparaiſon de lui & des autres Savans. Il a pu donc dire à cet égard qu'il étoit chez nous.

Chacun comprit alors le ſens des paroles de *Guido*, & chacun en eut un peu de confuſion. Aucun d'eux n'eut jamais plus envie de l'agacer, & *Brette* paſſa toujours dans leur eſprit pour un homme doué d'un bon entendement.

NOUVELLE X.

Le Frère Quêteur, ou *le Charlatanisme des Moines.*

DIONÉO voyant que chacun avoit dit sa Nouvelle, n'attendit pas l'ordre de la REINE pour conter la sienne. Il pria ceux qui louoient encore le bon mot du Philosophe *Guido* de faire silence, après quoi il commença ainsi :

Quoiqu'on m'ait laissé la liberté de vous entretenir des objets que je jugerai les plus convenables & les plus propres à vous amuser, je ne m'écarterai point aujourd'hui du sujet proposé par notre Sou-

veraine. Mon deſſein eſt donc, MES BELLES DAMES, de vous raconter de quelle manière un Moine de l'Ordre de *Saint-Antoine* ſe tira d'un piége que lui avoient malignement tendu deux de ſes compagnons de bouteille, & par quelle préſence d'eſprit il ſut éviter la honte que ces deux jeunes gens croyoient lui avoir ménagée. Si pour vous mettre bien au fait de toutes les circonſtances de cette Nouvelle, vous me trouvez un peu long, je vous prie de conſidérer que le ſoleil n'eſt qu'au milieu de ſon cours, & que par conſéquent le temps de la promenade eſt encore fort éloigné.

CERTALDE, comme vous pouvez l'avoir ouï-dire, eſt un village de la vallée d'Elſe, dépendante de l'état de Toſcane. Quoique ce Village ſoit aujourd'hui fort peu conſidérable, il n'a pas laiſſé d'être autrefois habité par un grand nombre de Gentilshommes & de gens aiſés. Un Religieux de *Saint Antoine*, nommé Frère *Oignon*, & conventuel de Florence, avoit coutume d'y aller tous les ans une fois, pour y recueillir les aumônes des ſots & des imbécilles. Il s'y rendoit d'autant plus volontiers, qu'il trouvoit la quête abondante, & qu'il y étoit bien reçu, moins pour l'eſtime qu'on faiſoit de ſa perſonne, qu'à cauſe peut-être du nom qu'il portoit, parce que le terroire de ce canton produit les meilleurs oignons de toute la Toſcane. Ce Frère *Oignon* d'une petite taille, au viſage enluminé, au poil roux, avoit l'humeur fort enjouée & quelquefois un peu gaillarde. Il étoit dans le fonds

fort ignorant ; mais il parloit ſi bien & ſi facilement, que qui ne l'auroit pas connu de près, l'auroit pris pour un grand Orateur, pour ne pas dire pour un *Cicéron* ou pour un *Quintilien* : auſſi étoit-il aimé & bien reçu de tous les gens du pays.

Etant donc allé à Certalde, ſelon ſa coutume, au mois d'Août, un Dimanche matin, vers l'heure que le Peuple des environs venoit à la Meſſe de la Paroiſſe, il s'avança proche la porte de l'Egliſe, & parla en ces termes aux hommes & femmes qui y étoient aſſemblés : Vous ſavez, Meſſieurs & Dames, que vous êtes dans l'uſage de donner tous les ans aux pauvres Religieux de *Saint Antoine*, de vos bleds & de vos revenus, les uns peu, les autres beaucoup ; chacun ſelon ſes facultés & ſa dévotion, afin que le bienheureux *Saint Antoine* ait ſoin de votre bétail ; vous avez même accoutumé de faire chaque année du bien à ceux qui ſont affiliés à notre Congrégation. Je viens donc ici, par

l'ordre de mon Supérieur, recueillir les effets de votre charité ordinaire : ainſi donc, par la grace de Dieu, vous êtes avertis de vous rendre ici cette après-midi auſſi-tôt que vous entendrez le ſon des cloches ; je vous prêcherai & ferai baiſer la ſainte Croix, ſelon la manière accoutumée, dans ce même endroit devant la porte de l'Egliſe ; & parce que je vous connois très-dévots à Monſieur le Baron *Saint Antoine*, mon patron, je vous montrerai par grace ſpéciale une très-belle & très-ſainte Relique que j'ai jadis apportée moi-même de la Terre-Sainte. C'eſt une des plumes de l'Ange *Gabriel*. Il la laiſſa tomber dans la chambre de la Vierge *Marie*, quand il vint lui annoncer qu'elle concevroit & enfanteroit le Sauveur du monde.

Après cet avertiſſement, le bon Religieux prit congé de l'aſſemblée, & entra dans l'Egliſe pour y entendre la Meſſe.

Pendant ce temps-là, deux drôles fins & découplés, l'un appelé *Jean*

de la Bragonière, l'autre *Blaiſe Piſſin*, qui avoient entendu ce qu'il venoit de dire au Peuple aſſemblé, complotèrent de lui faire pièce, quoiqu'ils fuſſent de ſes amis & de ſa compagnie. La plume prétendue de l'aile de l'Ange *Gabriel* les avoit fait beaucoup rire; ils réſolurent de la lui enlever, pour jouir enſuite de ſon embarras, quand il voudroit la montrer au Peuple. Frère *Oignon* dîna ce jour-là au Château. Quand ils ſurent qu'il étoit à table, ils ſe rendirent auſſi-tôt à l'Auberge où il logeoit, & convinrent que l'un amuſeroit le valet du Moine, tandis que l'autre chercheroit la plume dans le ſac du Frère quêteur, ſe faiſant d'avance un plaiſir de voir la manière dont il s'y prendroit pour s'excuſer devant ſes Auditeurs, auxquels ils s'étoit engagé de la montrer.

Avant d'aller plus loin, il eſt néceſſaire que je vous faſſe connoitre le valet que l'ami de *Blaiſe* s'étoit chargé d'amuſer, tandis que *Jean* fouilleroit

dans le ſac du Religieux. Vous ſaurez d'abord que ſon nom étoit analogue à ſa perſonne. On l'appeloit *Gucchio Baléna*, comme qui diroit gros animal; pluſieurs le déſignoient par le nom de *Gucchio-Lourdaut;* d'autres ne le nommoient jamais que *Gucchio-Cochon.* Il avoit la figure ſi groteſque, que le Peintre *Lipotopo*, qui a fait tant de caricatures, n'en imagina jamais de plus ſingulière ni de plus bizarre. Quant à la lame, elle répondoit parfaitement au fourreau : ſon eſprit étoit auſſi épais que ſon corps. Frère *Oignon*, qui ſe plaiſoit ſouvent à égayer ſes amis des ſottiſes de ce valet, avoit accoutumé de dire qu'il lui connoiſſoit neuf défauts ſi conſidérables, qu'un ſeul auroit ſuffit pour éclipſer ou ternir toutes les qualités, toutes les vertus qu'on a vu briller dans *Salomon*, *Ariſtote*, *Sénèque*, ſi ces grands hommes en euſſent été atteints. Repréſentez-vous d'après cela quel homme ce devoit être que ce garçon? Quand on demandoit à Frère *Oignon* quels étoient

les

les neufs défauts qu'il trouvoit en lui, il répondoit par ces trois mauvais vers de ſa façon :

Il eſt pareſſeux, gourmant & menteur,
Ivrogne, médiſant, voleur,
Sans eſprit, raiſon ni valeur.

Outre ces vices, il en a pluſieurs autres que je ne dis pas, ajoutoit le Moine. Ce qu'il y a de plus plaiſant, eſt qu'il veut ſe marier partout où il ſe trouve, & louer une maiſon pour y établir un ménage complet : parce qu'il a la barbe noire, forte & aſſez bien fournie, il ſe croit beau garçon, & s'imagine que toutes les femmes qui le regardent ſont amoureuſes de lui ; & ſi l'on vouloit le laiſſer faire, il courroit après elles, comme les chiens après les lièvres. Il faut cependant convenir qu'il me ſert avec beaucoup de zèle ; car perſonne ne me parle jamais en ſecret, qu'il ne veuille ſavoir ce qu'on me dit ; & s'il ar-

rive que quelqu'un me demande quelque chose, il a tant de peur que je ne sache point répondre, qu'il est le premier à dire *oui* ou *non*, selon qu'il le juge convenable... Mais reprenons le fil de notre histoire.

Frère *Oignon* avoit laissé cet habile valet à son logis, avec ordre de prendre bien garde que personne ne touchât à son bagage, & sur-tout à la *besace* où il tenoit ses Reliques. Mais *Gucchio-Lourdaut*, qui se plaisoit plus dans les cuisines, que le rossignol ne se plaît sur les verts feuillages, sur-tout quand il savoit qu'il y avoit quelque servante, étoit descendu dans celle de l'Auberge, où il avoit vu une grosse cuisinière, mal faite, rabougrie, avec deux horribles téraſſes longues & pendantes, & un visage large, ratatiné, plus hideux que celui du plus laid des *Baionchi* (*a*). Cette vilaine créature

(*a*) Voyez la Nouvelle VI de cette

enfumée, ſuante & toute barbouillée de graiſſe, ne laiſſa pas de lui paroître ragoûtante. L'empreſſement avec lequel il étoit allé la joindre, fit qu'il laiſſa la chambre de Frère *Oignon* ouverte, & ſon petit bagage expoſé à l'abandon. Quoiqu'on fût alors dans le mois d'Août, & par conſéquent au fort de la chaleur de l'été, il s'aſſit auprès du feu, & commença d'entrer en converſation avec cette ſervante, qui ſe nommoit *Nute*. Il débuta par lui dire qu'il étoit Gentilhomme par Procureur, & qu'il avoit plus de mille écus, ſans y comprendre ceux qu'il devoit bientôt donner pour achever d'acquiter certaines dettes. Il n'y eut point de bien qu'il ne lui dît de ſa perſonne; & ſans faire attention qu'il portoit un chapeau plein de graiſſe & rongé des bords; que ſon

même Journée : il y eſt parlé de la famille des *Baronchi*.

habit étoit tout déchiré, tout rapiécé de morceaux de différente étoffe ; que ſa culote, percée en pluſieurs endroits, laiſſoit voir ſa cuiſſe noire & velue comme celle d'un ſanglier ; que ſes ſouliers s'en alloient en lambeaux. Il ajouta, comme s'il eût été un gros Seigneur, qu'il vouloit l'habiller tout de neuf & la retirer du ſervice; que ſans avoir de grands héritages, il ſe faiſoit fort de lui procurer une honnête aiſance : en un mot, il n'y eut point de magnifiques promeſſes qu'il ne lui fît. Mais comme rien n'annonçoit en lui qu'il fût en état d'en effectuer aucune, il ne réuſſit qu'à ſe faire moquer de lui, & à paſſer pour un véritable fou, dans l'eſprit de la ſervante.

Blaiſe Piſſin & Jean Bragonière, ravis de trouver *Gucchio-Cochon* occupé à en conter à la Cuiſinière du logis, entrèrent ſans peine dans la chambre du Religieux. La première choſe qui leur tomba ſous la main, fut préciſement la beſace où étoit la

plume. Ils l'ouvrent, la fouillent & trouvent une petite boîte, enveloppée dans je ne sais combien de morceaux de tafetas, & dans la boîte une plume de la queue d'un perroquet vert. Ils ne doutent point que ce ne soit celle que le Moine avoit promis de faire voir aux habitans de Certalde, & ils s'en emparent. Il eût été d'autant plus facile au Frère *Oignon* de persuader au Peuple de cet endroit que cette plume avoit appartenu aux ailes de l'Ange *Gabriel*, que les perroquets étoient alors peu connus : le luxe d'Egypte n'étoit point encore passé en Toscane, comme il y est venu depuis, & où il fait tous les jours tant de progrès pour le malheur de l'Etat. Mais quand ces sortes de plumes auroient été connues de quelques personnes, il n'est pas moins vrai qu'il eût été aisé au Moine de faire accroire aux habitans de ce cantons, que celle-là avoit appartenu à l'Ange *Gabriel*. Non-seulement les oiseaux rares n'y étoient

point connus, mais je ſuis perſuadé qu'on n'y avoit jamais entendu parler de perroquets. La pure ſimplicité des mœurs anciennes régnoient encore parmi eux.

Après que les deux jeunes gens eurent pris la plume, pour ne pas laiſſer la boîte vuide & mieux ſurprendre le Frère quêteur, ils s'aviſèrent de la remplir de charbons qu'ils trouvèrent dans la cheminée.

Ceux & celles qui avoient entendu l'avertiſſement de Frère *Oignon*, ne furent pas plutôt ſortis de la Grand-Meſſe, qu'ils ſe hâtèrent d'arriver chez eux, pour en porter la nouvelle à leurs amis, parens & voiſins. L'heure arrivée, on accourt en foule au lieu du rendez-vous. Quand le Moine eut dîné, & qu'il eut pris une heure de repos pour mieux digérer, inſtruit de la multitude de payſans qui l'attendoit avec impatience, & dont une partie s'étoit rendue au Château pour l'engager à venir plutôt, il envoya dire incontinent à

Gucchio-Baléna de ſonner les clochettes, & d'apporter ſa beſace. Le valet avoit de la peine à quitter la cuiſine & la Cuiſinière, qu'il eſpéroit toujours de pouvoir gagner; mais enfin il obéit.

Après que tout le Peuple fut réuni, Frère *Oignon*, qui ne s'apperçut point qu'on eût touché à ſa beſace, commença ſa Prédication, & dit mille choſes ſur le reſpect dû aux ſaintes Reliques. Quand il fut queſtion de montrer la plume de l'Ange *Gabriel*, il fit allumer deux cierges, ôta ſon capuchon, développa tout doucement la petite boîte, & l'ouvrit enſuite avec beaucoup de reſpect, après avoir dit quelques mots en l'honneur de l'Ange *Gabriel* & de ſa Relique. Surpris de n'y trouver que des charbons, il fronça le ſourcil de dépit; mais il ne ſe déconcerta pas : il ne ſoupçonna point ſon valet de lui avoir joué ce mauvais tour, parce qu'il n'avoit pas aſſez bonne opinion de ſon eſprit. Il ne lui fit même point

de reproches d'avoir mal gardé ſa beſace ; il ne s'en prit qu'à lui-même d'en avoir confié la garde à un homme qu'il connoiſſoit ſi pareſſeux, ſi peu obéiſſant, & ſi dépourvu de toute eſpèce d'intelligence. Mais levant les yeux & les mains vers le Ciel, il s'écria de manière à être entendu de tout le monde : Bénie ſoit à jamais, ô mon Dieu, ta puiſſance, & que ta volonté ſoit faite en tout temps & en tous lieux ! Après cette exclamation, il referme la boîte ; & ſe tournant vers le Peuple : Meſſieurs & Dames, leur dit-il d'un ton toujours élevé, pour que tous les Auditeurs puſſent l'entendre, je dois vous dire que j'étois encore fort jeune, lorſque je fus envoyé par mon Supérieur chez les Orientaux, avec ordre de faire toutes les découvertes qui pourroient être avantageuſes à notre pays en général, & à notre Couvent en particulier. Je partis de Véniſe, je paſſai par le Bourg des Grecs, & après avoir traverſé le Royaume de

Garbe & de Balducque, j'arrivai quelque temps après en Parion, non ſans être fort altéré; comme vous pouvez croire; & de-là je vins en Sardaigne. Mais qu'ai-je beſoin de vous détailler ici les divers pays que j'ai parcourus? Il me ſuffira de vous dire, que lorſque j'eus paſſé le bras de Saint-George, & que j'eus traverſé la Truffie & la Bouffie (*a*), qui ſont des pays fort habités, je paſſai dans la Terre de Menſonge, où je rencontrai beaucoup de Moines & d'autres Eccléſiaſtiques qui fuyoient tous la peine & le travail, le tout pour l'amour de Dieu, & qui s'inquiétoient fort peu de la peine des autres, à moins qu'il ne leur en vînt quelque profit, ne dépenſant d'autre argent dans ce pays, que de la monnoie ſans coin. J'allai de-là dans la Bruſſe, où les hommes & les femmes vont

(*a*) On doit voir que la plupart de ces pays ſont de l'invention de *Bocace*.

en patins par-deſſus les montagnes, où l'on eſt dans l'uſage d'habiller les cochons de leurs propres boyaux. Un peu plus loin, je trouvai un peuple qui portoit le pain dans des tonneaux, & le vin dans des ſacs. Après avoir quitté ce peuple, j'arrivai aux montagnes de Bacchus, où toutes les eaux coulent en deſcendant, & je pénétrai ſi avant dans ce pays, que je me trouvai dans très-peu de temps dans l'Inde-Paſtenade, où, j'en jure par l'habit que je porte, je vis voler les couteaux; choſe qu'on ne ſauroit croire, à moins que de l'avoir vue. *Maſo del Seggio*, gros Marchand, que je trouvai là, occupé à caſſer des noix & à en vendre les coquilles en détail, pourra vous confirmer cette vérité, ſi vous le rencontrez jamais. Quant à moi, ne trouvant pas ce que j'allois chercher par-tout, je rebrouſſai chemin pour ne pas voyager par eau, & revins par la Terre-Sainte, où le pain frais ne vaut que quatre deniers la livre, & où le pain

chaud ſe donne pour rien. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je rencontrai le digne Patriarche de Jéruſalem, qui, pour honorer l'habit du Baron Monſieur *Saint Antoine*, que j'ai toujours porté dans mes voyages, me fit voir toutes les ſaintes Reliques dont il eſt le dépoſitaire. Elles étoient en ſi grand nombre, qu'il me faudroit trop de temps pour vous parler de toutes: cependant, pour vous faire plaiſir, je vous dirai un mot des plus remarquables. Il me montra entre autres choſes, un doigt du Saint-Eſprit, auſſi frais, auſſi ſain, que s'il venoit d'être coupé; le muſeau du Séraphin qui apparut à *Saint François*; un ongle de Chérubin; une des côtes du *Verbum Caro*; pluſieurs lambeaux des habillemens de la Sainte Foi Catholique; quelques rayons de l'Etoile qui apparut aux Mages d'Orient; une petite fiole pleine de la ſueur de *Saint Michel*, lorſqu'il ſe battit contre le Diable; la mâchoire du *Lazarre* que *Jeſus-Chriſt* reſſuſcita,

& pluſieurs autres choſes non moins curieuſes. Et comme je lui fis préſent de quelques Reliques que j'avois doubles, & qu'il avoit inutilement cherchées, il me donna en récompenſe une des dents de *Sainte-Croix*, une petite bouteille remplie du ſon des cloches du magnifique Temple de *Salomon*, & la plume de l'Ange *Gabriel* dont je vous ai parlé. Il me donna auſſi un des patins de *Saint Guérard de Grand-Ville*, dont j'ai fait préſent depuis peu à *Guérard de Bouſi*, établi à Florence, qui a beaucoup de vénération pour cette ſainte Relique : enfin il me donna des charbons ſur leſquels fut grillé le bienheureux *Saint Laurent*. J'apportai toutes ces Reliques à Florence avec beaucoup de dévotion & de reſpect. Il eſt vrai que mon Supérieur ne m'a permis de les expoſer en public, qu'auparavant il n'eût été bien prouvé qu'elles étoient véritablement les Reliques dont elles portoient le nom : mais depuis qu'on en eſt aſſuré par

les

les lettres qu'on a reçues du Patriarche de Jéruſalem, & par différens miracles que ces Reliques ont opéré, j'ai la permiſſion de les faire voir; & comme je ne veux les confier à perſonne, je les porte toujours avec moi. Or, vous ſaurez que pour conſerver précieuſement la plume de l'Ange *Gabriel*, je la tiens dans une petite boite; & les charbons qui ſervirent à rôtir *Saint Laurent*, je les tiens auſſi dans une autre boîte, qui reſſemble ſi fort à la première, que je les prends ſouvent l'une pour l'autre. C'eſt ce qui m'eſt arrivé aujourd'hui; car croyant emporter avec moi celle où eſt la plume, j'ai pris celle où ſont les charbons. Au reſte, je ne regarde point cette équivoque comme un pur haſard; je la conſidère plutôt comme un effet de la volonté de Dieu, lorſque je fais réflexion que la Fête de *Saint Laurent* eſt dans deux jours : ainſi la Providence a voulu, que pour réveiller en vous la dévotion que vous devez à ce

Saint Martyr, & pour vous disposer à célébrer dignement sa Fête, je vous fisse voir aujourd'hui les charbons bénis qui ont servi à son martyre, au-lieu de la plume de l'Ange *Gabriel*, dont la Fête est encore éloignée.

Découvrez-donc vos têtes, mes chers enfans, & venez voir avec respect cette auguste Relique. Je dois vous dire que quiconque sera marqué de ces charbons en forme de croix, le feu ne le brûlera point de toute l'année, à moins qu'il ne le sente.

Après ce discours de vrai charlatan, il chanta un cantique à la louange de *Saint Laurent*, ouvrit la boîte, & montra à cette sotte multitude, les charbons qu'elle renfermoit. Quand il eut donné le temps à tout le monde de les voir & de les admirer, chacun s'empressa de s'en faire marquer, & donna une offrande plus forte que de coutume. Frère *Oignon*, de son côté, fut libéral de croix, & n'épargna point ses charbons à marquer les habits de toile blanche des hommes, & les

voiles des femmes, leur faiſant entendre qu'à meſure qu'ils s'uſoient dans ſes doigts, ils croiſſoient dans la boîte, comme il l'avoit éprouvé dans une autre occaſion : de ſorte qu'ayant ainſi croiſé tous les habitans de Certalde, à ſon très-grand profit, il s'applaudit en lui-même d'avoir eu l'eſprit de ſe moquer de ceux qui avoient cru lui faire pièce en lui dérobant la plume. Les voleurs avoient aſſiſté à la prédication, & furent ſi contens de la défaite que Frère *Oignon* avoit trouvée, & de la tournure plaiſante qu'il avoit donnée à la choſe, qu'ils manquèrent de ſe demonter les mâchoires à force de rire. Quand l'aſſemblée fut diſperſée, ils joignirent le Moine, lui apprirent ce qu'ils avoient fait, & lui rendirent ſa plume, dont il ne tira pas moins de profit, l'année ſuivante, qu'il venoit d'en tirer des charbons.

CETTE NOUVELLE fit le plus grand plaiſir à toute la Compagnie, qui s'en amuſa long-temps. Le voyage de Frère *Oignon*, les prétendues Reliques qu'il avoit vues à Jéruſalem, celles qu'il en avoit apportées, la ſottiſe des habitans de Certalde, tout fournit matière à rire. Quand on ſe fut aſſez diverti du charlataniſme de ce Moine facétieux, la REINE ſe leva de deſſus ſon ſiège; un moment après, elle ôta ſa couronne, & la poſa d'un air riant ſur la tête de *Dionéo*. Il eſt temps lui dit-elle auſſi-tôt, que tu ſaches ce que c'eſt que d'avoir à gouverner des femmes: dans cette intention, je te fais Roi, & t'exhorte à nous gouverner de manière que nous ayons toutes lieu d'être ſatisfaites de ton règne.

Après que *Dionéo* eut remercié Madame *Eliſe* de l'avoir choiſi pour Souverain, il faut convenir, dit-il, que je ſuis un plaiſant Roi, puiſque celui des échecs a encore plus d'autorité que je n'en ai. Certes, vous verriez beau jeu, MES BELLES DAMES, ſi vous étiez réellement diſpoſées à m'obéir, comme un véritable Roi veut & doit être obéi. Je vous ferois goûter des plaiſirs !.... des plaiſirs, MES DAMES, ſans leſquels les autres ne ſont rien..... Mais laiſſons ces choſes-là à part : je gouvernerai du mieux qu'il me ſera poſſible.

Il fit appeler enſuite le Maître-d'Hôtel, comme on l'avoit pratiqué à chaque changement de Souveraineté, & il lui ordonna ce qu'il devoit faire, tant que ſon règne dureroit. Puis ſe tour-

nant vers la Compagnie, MES AIMABLES DAMES, dit-il, on a épuiſé tant de ſujets dans les différentes Nouvelles qu'on a racontées juſqu'à préſent, que ſi *Lyciſque* ne fût venu cette après-midi, j'aurois eu de la peine à en trouver un d'amuſant qui n'eût pas été déjà traité. Vous devez vous ſouvenir qu'elle a dit, qu'aucune de ſes amies ni de ſes voiſines n'avoit ſon pucelage, le jour de ſes nôces, & que non contentes de s'être amuſées, étant filles, la plupart avoient encore joué de bons tours à leurs maris; ce qu'elle ſavoit à n'en pouvoir douter. Or, laiſſant de côté le premier article, je penſe que l'autre peut faire la matière de nos premiers récits, & qu'il ſeroit difficile de trouver un meilleur ſujet à traiter pour la Journée de

demain : c'eſt pourquoi j'entends qu'on n'en choiſiſſe point d'autre ; & j'ordonne, en ma qualité de ROI, que les Nouvelles qu'on doit raconter, pendant la durée de mon règne, ne roulent que ſur les tromperies que les femmes galantes ont faites à leurs maris, ſoit que ces infidélités ſoient parvenues ou non à la connoiſſance de ces derniers.

Ce ſujet ne parut pas honnête, mais au contraire très-indécent à la plupart des Dames ; c'eſt pourquoi elles le prièrent de vouloir bien en aſſigner un autre. *Dionéo* ne crut pas devoir ſe rendre à leurs prières. Je connois, MES DAMES, leur dit-il, tout auſſi bien que vous, ce qui eſt honnête & ce qui ne l'eſt pas. Le ſujet que j'indique n'a rien qui doive offenſer votre vertu ; ainſi

vous me permettez de ne point le changer. Il eſt très-fort permis de s'entretenir de ce que l'on veut, pourvu qu'on ſe conduiſe honnêtement. Faites attention à la corruption qui règne aujourd'hui dans preſque toutes les claſſes de Citoyens : ſongez que les loix n'ont plus de frein ; que les Juges, qui devroient les faire reſpecter, ont abandonné leurs ſiéges ; qu'une affreuſe licence s'eſt emparée de tous les eſprits ; que preſque perſonne à préſent ne craint ni Dieu ni Diable ; & que l'amour de la vie, dans ce temps de calamité, eſt l'unique objet dont tout le monde s'eſt occupé. Je ſuis éloigné de vouloir vous porter à ſuivre ces malheureux exemples ; mais quand, pour vous diſſiper & diſſiper les autres, vous prendriez un peu de liberté dans

vos propos, je ne vois pas le grand mal que vous feriez. Il vous eſt très-fort permis, pour égayer la converſation, de déroger quelquefois à l'auſtère décence que votre ſexe vous impoſe : on ne ſauroit vous en faire un crime, tant que vos actions ſeront honnêtes & irréprochables. Votre honneur n'a rien ſouffert juſqu'à préſent de tout ce qu'on a pu dire d'un peu libre dans nos divers entretiens : ſoyez perſuadées qu'il ne ſera pas plus bleſſé de ce que nous pouvons dire encore. On connoît votre vertu : on ſait que non-ſeulement les diſcours les plus ſéduiſans & les plus libres ne ſont pas capables de vous détourner du chemin de l'honneur, mais que la crainte même de la mort ne ſeroit pas capable de vous en faire écarter. Qu'avez-vous donc à redou-

ter? J'oſe vous dire, au contraire; que ſi l'on ſavoit que vous ne vouluſſiez point abſolument vous entretenir quelquefois d'aventures gaillardes, on ne manqueroit pas de donner de mauvais motifs à cette extrême réſerve. On croiroit que vous n'oſez en parler, que parce que votre conduite eſt repréhenſible à cet égard. D'ailleurs, conſidérez, je vous prie, le bel honneur que vous me feriez, en refuſant de vous conformer à ce que j'ai preſcrit en qualité de Roi. Autant vaudroit que vous ne m'euſſiez pas élu votre Souverain, ſi après vous avoir donné l'exemple de la plus parfaite ſoumiſſion, vous ne vouliez point vous ſoumettre à mes ordres. Pas tant de délicateſſe, je vous prie; elle ne fut jamais plus mal placée. On ne doit rougir que

de mal faire, & non de ce que les autres ont mal fait. D'où je conclus qu'il faut que vous vous diſpoſiez à compoſer chacune votre Nouvelle ſur le ſujet que j'ai aſſigné, & auquel les propos de *Lyciſque* ont tantôt donné lieu.

Ce diſcours convertit les Dames, & elles promirent de ſe conformer à la volonté du ROI, qui donna la liberté à chacun de faire ce qu'il jugeroit à propos, & d'aller où il voudroit, juſqu'à l'heure du ſouper.

Comme ce jour-là les Nouvelles avoient été fort courtes, le Soleil n'avoit tout au plus parcouru que les deux tiers & demi de ſa courſe. *Dionéo* demeura à l'ombre, & propoſa une partie de jeu aux deux autres Gentilshommes, qui l'acceptèrent. Tandis qu'ils jouent, Madame *Eliſe* tire

à part les autres Dames : Depuis que nous ſommes dans cette campagne, leur dit-elle, j'ai toujours eu envie de vous mener dans un endroit fort près d'ici, mais l'occaſion ne s'en eſt point préſentée. Elle eſt à préſent favorable, puiſque le Soleil eſt encore fort élevé. Je ſuis perſuadée qu'aucune de vous n'a jamais été dans cet endroit, nommé *la Vallée des Dames*. Voyez ſi vous êtes d'humeur d'y aller. Je puis vous aſſurer que vous ne ſerez pas fâchée de l'avoir vu. Toutes les Dames répondent qu'elles le veulent bien : elles prennent donc avec elles une des Femmes-de-Chambre, & ſe mettent auſſi-tôt en route, ſans en dire mot aux trois Meſſieurs.

Après une demi-heure de marche, elles arrivent dans ladite Val-

lée

lée où elles entrent par un ſentier aſſez étroit, bordé d'un côté par un ruiſſeau très-limpide. Leurs yeux furent agréablement ſurpris de la beauté du lieu. Les chaleurs de la ſaiſon n'en avoient point flétri la verdure. La plaine de cette belle Vallée, ſelon le rapport que m'en a fait une de ces Dames, formoit un cercle de près d'une demi-lieue de tour; jamais l'induſtrie humaine n'en eût fait un plus rond, plus parfait. Ce cercle étoit bordé par ſix collines. Sur le ſommet de chacune, on voyoit une charmante maiſon en forme de petit Château; ce qui faiſoit le plus beau coup-d'œil qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Chaque colline alloit en s'étréciſſant, & aboutiſſoit à la plaine, par une pente inſenſible, à la manière de nos amphithéâtres de ſalle de Comédie.

Les côteaux les plus exposés au midi, étoient tous couverts de vignes, d'oliviers, d'amandiers, & d'autres arbres portant fruits. De petits bosquets & d'agréables prairies, couvroient la partie exposée au nord. La plaine qui n'avoit pas d'autre entrée que celle par où les Dames étoient arrivées, étoit ornée de sapins, de lauriers, de plusieurs pins, & tous ces arbres étoient plantés avec tant d'art, qu'on eût pris cette plaine pour un vaste jardin. C'étoit de tout côté des allées magnifiques, où le Soleil avoit de la peine à introduire quelques-uns de ses rayons. Vers le milieu de ce Paradis terrestre étoit une petite prairie émaillée de fleurs, & environnée d'arbres d'une hauteur prodigieuse, qui en défendoit l'entrée au Soleil la plus grande partie du jour. Un ruisseau peu

profond, mais rapide & argenté, ſerpentoit dans les environs. Il deſcendoit par une veine de rocher du haut d'une des collines, & faiſoit un bruit qui flattoit agréablement l'oreille. Après avoir fait quelques tours auprès de la prairie, il formoit un lac dans la plaine où l'on voyoit du poiſſon en abondance. Cette eſpèce de vivier pouvoit avoir trois pieds & demi de profondeur, ſur une quarantaine de large, & une ſoixantaine de long. Il étoit ſi tranſparent, qu'on eût pu conter les grains de ſable qui tapiſſoient ſon fonds. L'eau ſurabondante s'échappoit par un petit ruiſſeau, qui cherchant les endroits les plus bas de la Vallée, n'en ſortoit qu'après avoir fait mille détours, comme s'il eût eu regret de quitter un lieu ſi agréable.

Quand les Dames en eurent parcouru & admiré toutes les beautés, elles formèrent le projet de ſe baigner. Le chaud qu'il faiſoit, & la ſolitude du lieu les y invitoient. Dans ce deſſein, elles dirent à la Femme-de-Chambre qui les avoit ſuivies, d'aller ſe mettre en ſentinelle à l'entrée de la Vallée, afin de les avertir dans le cas qu'elle vît venir quelque homme. Elles ſe déshabillent toutes ſept aux bords du lac, & y entrent courageuſement nues comme des vers. A travers l'eau claire & limpide de ce vivier, on eût pu voir leur corps d'albâtre auſſi facilement qu'on voit la roſe vermeille à travers le vaſe du mince cryſtal qui la renferme. Après s'être amuſées quelque temps à folâtrer, à courir çà & là après les poiſſons, qui difficilement pou-

voient ſe cacher, & en avoir pris quelques-uns, elles ſortirent de l'eau, s'eſſuyèrent les unes les autres, s'habillèrent, & s'en retournèrent au Château au petit pas, ne s'entretenant que de la beauté du lieu qu'elles venoient de quitter, & des plaiſirs qu'elles y avoient goûtés.

Arrivées de bonne heure au Château, elles trouvèrent les trois Meſſieurs qui jouoient encore, à la même place où elles les avoient laiſſés. Il faut convenir, leur dit Madame *Pampinée*, que nous vous avons joué un bon tour. Quel tour, dit *Dionéo?* Seriez-vous déjà plus libres dans vos actions, que vous ne voulez l'être dans vos propos? C'eſt la vérité, Sire, répliqua-t-elle, puis elle lui dit d'où elles venoient, & entra dans les plus grands détails ſur la beauté

du lieu, & lui raconta tout ce qu'elles y avoient fait. A ce récit, le ROI témoigna la plus grande envie d'y aller avant la fin du jour. Dans cette idée, il ordonna au Maître-d'Hôtel de ſervir promptement le ſouper. Au ſortir de table, les trois Gentishommes, ſuivis de leurs Domeſtiques, prirent le chemin de la Vallée, & la trouvèrent effectivement digne de tous les éloges qu'on leur en avoit fait. Après en avoir parcouru rapidement les principaux endroits, & s'y être baignés pendant une demi-heure, ils revinrent au Château ſur la brune, & trouvèrent les Dames qui danſoient au chant de Madame *Flamette*. La danſe achevée, on s'entretint des beautés merveilleuſes de *la Vallée des Dames*, & l'on convint généralement que c'étoit peut-être le

plus bel endroit qu'il y eût ſur la terre. Le Roi fit appeler le Maître-d'Hôtel : il lui ſignifia qu'ils iroient tous le lendemain dîner dans ce lieu ; qu'il n'avoit qu'à prendre ſes meſures en conſéquence, & y faire même porter des lits de camp, dans le cas que quelqu'un voulût ſe repoſer après le dîner. Il fit ſervir enſuite aux flambeaux une petite collation, après laquelle les danſes recommencèrent. Quand on eut danſé aſſez de temps, le Roi s'adreſſant à Madame *Eliſe*, lui dit d'un air poli & gracieux : Vous m'avez fait aujourd'hui l'honneur de me donner la Couronne, il eſt juſte que je vous choiſiſſe à mon tour pour nous chanter une chanſon. Votre voix eſt ſi belle & ſi gracieuſe, que c'eſt obliger toute la ſociété, que de vous engager à

chanter. Je laiſſe à votre choix la chanſon : je ne doute pas qu'elle ne ſoit jolie. La Dame ſenſible au compliment du ROI, lui en témoigna ſa reconnoiſſance, en lui obéiſſant tout de ſuite. Voici la chanſon qu'elle dit.

DIEU d'Amour qui te fais un jeu de
nous ſurprendre,
Ah! ſi je puis me dégager
Des filets que tu ſus me tendre,
Je connois trop bien le danger
Pour m'y laiſſer jamais reprendre.

Je me ſuis enrôlée au printemps de mes jours;
Imprudemment dans ta milice :
Je croyois, tant j'étois novice,
Que la paix y régnoit toujours.
Ainſi, ſans craindre les alarmes,
En entrant j'ai mis bas les armes;
Mais toi, Tyran déloyal, inhumain,
Toi, que je préſumois ſi tendre & ſi fidèle,
Tu m'es venu faire ſoudain
Une guerre injuſte & cruelle.

Captive dans tes fers, & déplorant mon ſort,
Tu m'as forcé à reconnoître
Pour mon vainqueur & pour mon maître,
L'ingrat qui doit cauſer ma mort.
Tendre eſclave ſous ſon empire,
En vain je pleure & je ſoupire ;
Plainte, ſanglots, rien ne peut le toucher,
Rien n'excite en ſon cœur la pitié que j'implore.
Hélas ! ſon cœur eſt de rocher
Pour une Amante qui l'adore.

Nul ne paroît ſenſible à mes gémiſſemens :
Pour moi tout eſt ſourd dans le monde ;
Tout aigrit ma douleur profonde,
Et mes ennuis & mes tourmens.
En vain j'en cherche le remède,
La mort que j'appele à mon aide.
Me laiſſe vivre en ce rude combat.
Dieu puiſſant, tu peux ſeul mettre fin à mes peines :
Amour, livre-moi mon ingrat
Percé de traits & dans tes chaînes.

Si tu juges pourtant que c'eſt trop exiger,
Du moins touché de ma ſouffrance,

De quelque rayon d'eſpérance,
Daigne, grand Dieu, me ſoulager (a).
La grace eſt légère & facile ;
Dès-lors plus libre & plus tranquille
On me verra briller par l'enjoument :
J'aurai le cœur joyeux au milieu de nos Belles,
Et le front orné galamment
De lys & de roſes nouvelles.

Madame *Eliſe* donna beaucoup à penſer à la Compagnie, par cette chanſon plaintive, & par les profonds ſoupirs dont elle avoit terminé preſque chaque couplet. Mais on eut beau chercher les motifs qui pouvoient y avoir donné

(a) *On peut ſubſtituer, ſi on l'aime mieux, ces vers ci aux quatre précédens.*

Ou ſi tu ne veux pas réduire mon vainqueur,
Pour faire trève à ma ſouffrance,
De quelque lueur d'eſpérance,
Daigne au moins ſoulager mon cœur.

lieu, on ne put jamais les deviner.

Le ROI qui étoit dans ſes momens de belle humeur, fit enſuite appeler *Pindaro*, & lui commanda de jouer de la cornemuſe. On exécuta pluſieurs danſes au ſon de cet inſtrument ruſtique; & quand on ſe fut ainſi amuſé une bonne partie de la nuit, le ROI dit à chacun d'aller ſe coucher.

Fin de la ſixième Journée.

Comme la Journée qu'on vient de lire n'a pas la même étendue que les autres, pour mettre une ſorte d'égalité dans les volumes, nous croyons devoir augmenter celui-ci d'une Nouvelle dont Bocace *a fait le ſujet d'un de ſes Poëmes Toſcans. Le fonds en eſt pris dans l'Hiſtoire Mythologique. Un de nos plus agréables Poëtes de nos jours, le fécond & ingénieux M.* Dorat, *ſe l'eſt approprié à ſa manière, & en a fait un de plus jolis Contes de ſon Recueil.*

L'ANNEAU

L'ANNEAU
DE
GIGÈS.

L'ANNEAU DE GIGÈS.

La Lydie, ancienne Province de l'Asie mineure, qu'on appeloit auparavant Mœonie, tire son nom de *Lydus*, fils d'*Atys* ou d'*Atyes*, le premier Roi de la Dynastie des Athiades ou des Atydes.

Camblitas, un des dix-neuf Rois de cette Dynastie, se rendit mémorable par son grand appétit. On assure qu'une nuit, il se trouva si pressé de la faim, qu'il dévora la Reine sa femme couchée auprès de lui, & qu'il ne s'en apperçut le lendemain, que parce qu'il lui étoit resté une des mains de cette Princesse entre les dents. Pour donner à cette Fable un

air de vraiſemblance, on ajoute qu'il attribua cet excès à quelque maléfice, & qu'il ſe poignarda de déſeſpoir.

Omphale, femme d'un des Rois de la Dynaſtie ſuivante, eſt célèbre par l'amour d'*Hercule*, qui brûla pour ſes charmes. Elle étoit alors veuve de *Tmolus*. Pluſieurs anciens monumens qui la repréſentent portant la maſſue & la peau de lion à côté d'*Hercule*, vêtu d'une robe de pourpre, filant de la laine, ont fait dire que cette Reine obligea ce Héros juſqu'alors invincible, non-ſeulement à ſe déguiſer & à changer ſa maſſue en quenouille, & ſa peau de lion en ajuſtement de femme; mais qu'elle le réduiſit encore à l'état humiliant des femmes qui la ſervoient en qualité de domeſtiques; exemple mémorable de l'empire de l'amour, & de l'aſcendant qu'ont les femmes ſur l'eſprit & le cœur des hommes. Les complaiſances d'*Hercule* furent payées d'un tendre retour. *Omphale* le rendit heureux, & en eut un fils, nommé *Agéſilas*, de qui deſcen-

doit *Gigès*, dont on va raconter l'hiſtoire.

Hercule avoit eu d'une autre Maîtreſſe, un fils connu ſous le nom de *Cléolas*, au petit-fils duquel l'Oracle fit donner la Couronne de Lydie. Il s'appeloit *Argon*, & fut le premier Roi de cette ſeconde Dynaſtie. Il eut vingt-deux Princes de ſon ſang qui lui ſuccédèrent. Le dernier de ſa branche fut *Candaule*, un des principaux perſonnages de cette Nouvelle.

Ce prince étoit amoureux fou de ſa femme; mais ſon amour étoit auſſi bizarre qu'exceſſif. Il n'entretenoit ſes Courtiſans que des charmes de la Reine, & obligeoit les Poëtes de ſa Cour à célébrer ſa beauté par leurs chants. Il interrompoit les affaires les plus ſérieuſes, pour parler de l'éclat de ſa figure, de la blancheur de ſa peau, de l'élégance de ſa taille, de la belle forme de tous ſes membres : en un mot, il étoit fou de la Reine, dont la beauté juſtifioit véritablement ſes éloges; mais qui eût été beaucoup

plus flattée de l'attachement de *Candaule*, ſi elle l'eût dû à ſa vertu ; car elle en étoit infiniment plus jalouſe, que de ſes qualités extérieures.

Gigès, qui deſcendoit d'*Hercule*, & qui ſortoit du Sang Royal par *Omphale*, étoit un des plus jeunes & des plus beaux Seigneurs de la Cour de *Candaule*, dont il étoit parent. Il reſta d'abord inconnu parmi les Gardes du Prince ; mais le Roi, inſtruit de la nobleſſe de ſon origine, le prit bientôt en amitié, l'éleva aux premières dignités, & en fit ſon confident.

Toujours amoureux de ſa femme, il crut qu'il ne pouvoit être parfaitement heureux, ſi ſon Favori ne connoiſſoit tous les charmes de la Princeſſe. Qu'elle eſt belle ! mon cher *Gigès*. Tu ne ſaurois en avoir une juſte idée, à moins de la connoître comme je la connois. Jamais les Dieux ne formèrent rien de ſi touchant. Elle pourroit le diſputer de beauté à la mère des Amours. Je veux te rendre le témoin de ma félicité. Entre avec

moi dans l'appartement de la Reine, tu verras les careſſes que je reçois ; il te ſera facile de contempler tous les attraits de celle que j'adore. Je te mettrai à portée de jouir d'un ſi doux ſpectacle : viens, mon Ami, viens prendre part, s'il ſe peut, à tous mes plaiſirs.

Ah ! Seigneur, répondit *Gigès*, que me propoſez-vous ? A juger des charmes cachés de la Reine par ceux qui ſe laiſſent voir, je me perſuade aiſément que rien n'eſt ſi beau, & que votre bonheur égale votre vertu. Pourquoi voulez-vous révéler à d'autres des beautés réſervées pour le ſeul *Candaule ?* Je ne ſais que trop, que les Rois ſont les favoris des Dieux, & que c'eſt pour eux que la Fortune réſerve toutes ſes faveurs. Comme il n'eſt pas au pouvoir des autres hommes d'en eſpérer de pareilles, ne me faites point déſirer un bien auquel je ne dois point aſpirer, un bien que je déſirerois vainement. Je ne doute point encore une fois que la Reine

ne réuniſſe en ſa perſonne tous les agrémens poſſibles. Mais, croyez-moi, Seigneur, il eſt des ſituations dans leſquelles les femmes ne veulent point être vues; & vous n'ignorez pas que lorſqu'elles ſe ſont laiſſé appercevoir de ſi près, il eſt ſouvent à craindre qu'elles n'en reſtent pas-là.

Cette ſage remontrance ne déſabuſa point le Roi. Il fallut que ſon Favori cédât aux ridicules empreſſemens de *Candaule*. Je te cacherai, lui dit-il, & par ce moyen la Reine ne pourra ſe refuſer au plaiſir que je veux te donner.

Gigès fut ſecrétement introduit dans l'appartement par le Roi lui-même, qui le cacha derrière une jalouſie, d'où il pouvoit contempler à ſon aiſe les beautés les plus cachées de la Princeſſe. Elle prenoit le bain, & étoit dans l'état où il faut être pour le bien prendre. Rien n'échappa aux regards curieux du Favori, qui ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'en effet *Candaule* étoit le plus heureux & le

plus passionné de tous les maris. Il fut si ému de ce spectacle, qu'il ne se connoissoit pas. Le plus violent amour pour la Reine s'empara de tous ses sens, & il eut à peine la force de se contenir. Non-seulement il devint passionné : mais il sentoit déjà des mouvemens de jalousie, & murmuroit au-dedans de lui-même, de ce qu'un autre que lui fût possesseur de tant d'attraits. La justice & l'honnêteté, ni le rang de son rival, ne purent arrêter ses désirs, ni le défendre de former des projets criminels pour satisfaire sa passion.

Il tardoit à *Candaule* de rejoindre son Favori, pour jouir de sa surprise, & du plaisir de l'entendre faire l'éloge du trésor de beauté dont il étoit possesseur. Il fit éloigner la Reine, & rejoignit son ami. Eh bien! *Gigès*, que penses-tu de ma femme? Te l'étois-tu figurée si belle? *Candaule* n'est-il pas le plus heureux des Rois? Crois-tu qu'il y ait sur la

terre une femme auſſi bien faite ni auſſi jolie ?

Gigès, qui craignoit de faire connoître ſes vrais ſentimens, de peur de lui inſpirer de la défiance, ne répondoit rien. *Candaule* ſurpris de ce ſilence, lui en marqua ſon étonnement ; & voyant qu'il s'obſtinoit à ne pas parler, il le preſſa de lui en dire les motifs. Seigneur, puiſque vous m'ordonnez de m'expliquer, dit *Gigès* aſſez froidement, je vous avouerai que je m'étois formé, de la beauté de la Reine, une idée plus avantageuſe que celle que j'en ai, depuis que j'ai été à portée de juger de ſes attraits cachés ; & que le plus grand charme qu'elle ait à préſent à mes yeux, eſt celui de vous plaire..... Quoi ! interrompit bruſquement *Candaule*, tu ne la trouves pas adorable, incomparable, divine ? Non, Seigneur, reprit le Favori ; & puiſque vous déſirez que je vous parle franchement, je connois vingt

femmes qui lui diſputeroient le prix de la beauté, ſi le titre de Reine qu'elle porte ne leur en interdiſoit la liberté. Je conviens qu'elle eſt bien faite, qu'elle a la peau blanche ; mais je connois des femmes qui ont le pied plus joli & la gorge plus ferme.

Candaule crut que *Gigès* avoit perdu le goût & l'eſprit. Il eut pitié de ſa ſtupidité ; & comme s'il eût cherché ſérieuſement à ſe perdre, il alla en entrenir ſa femme. Croiriez-vous, Madame, lui dit-il, qu'il y eût dans le monde un homme qui ne vous trouvât pas la plus belle perſonne de la terre, & qui vous en préférât vingt autres, qui ſont à ſon gré plus dignes d'être aimées que vous ? *Gigès*, ajouta-t-il, eſt cet homme extraordinaire. Je l'aime aſſez pour avoir voulu lui donner le plaiſir de vous voir dans votre bain. J'en attendois une ſurpriſe que je n'ai point trouvée : il n'a pas ſenti la moindre émotion à votre vue ; & ce que tous les Dieux devoient adorer, un homme ſeul en

a été le ſpectateur, ſans en avoir été touché.

Candaule crut ſe rendre bien recommandable à la Reine par ce diſcours : il ſe trompa groſſiérement. Elle apprit avec indignation le tour que ſon mari lui avoit joué ; & ſi elle diſſimula ſon reſſentiment, ce fut pour ſe venger plus sûrement.

Quoi, diſoit-elle en elle-même, le Roi proſtitue ſa femme à l'un de ſes ſujets ! Il la donne en ſpectacle à *Gigès !* Le miſérable ! il ne ſent pas le mépris que cette lâcheté va lui attirer. C'eſt avec raiſon que le Favori fait ſi peu de cas de mes charmes. Comment eſtimer une femme que ſon mari eſtime aſſez peu pour la montrer nue à ſon ami ? Le mépris qu'il a pour *Candaule* a paſſé juſqu'à moi. Quelle honte pour ma fierté ! Non, je ne puis vaincre un juſte courroux : il faut qu'il éclate ; je ne ſuis plus femme de celui qui oſe me proſtituer ; je le ſerai plutôt de *Gigès*. Ah ! s'il peut avoir aſſez de courage pour

pour me venger..... Oui, je porte juſques-là ma haine. Je ſuis réſolue de lui donner la couronne en lui donnant ma main. Il eſt d'une illuſtre origine; il s'eſt diſtingué par des actions héroïques : s'il dédaigne mes charmes, il ſera touché de la nobleſſe de mes ſentimens, & je ſerai plus heureuſe avec lui qu'avec l'époux dont l'amour extravagant m'a avilie.

La Reine pleine de cette idée, manda auſſi-tôt *Gigès*. Il étoit occupé de ſa paſſion naiſſante, & cherchoit dans ſa tête un moyen pour faire connoître ſes ſentimens à celle pour qui il ſoupiroit. On devine combien il dut être charmé de ſe voir appelé par la Reine elle-même. Ayant accouru à ſes ordres, *Gigès*, lui dit-elle en le voyant entrer, ce n'eſt pas pour te reprocher le mépris que tu fais de mes charmes que je t'envoie chercher; peut-être ne les dédaignes-tu que parce que tu ne les as pas aſſez conſidérés. C'eſt pour te parler de la lâcheté de *Candaule*. Pourrois-tu le juſ-

tifier de m'avoir ainſi ſacrifiée à ſa folle vanité? Crois-tu qu'après m'avoir livrée à un autre, je puiſſe ou que je doive l'eſtimer & conſerver pour lui le moindre ſentiment de tendreſſe? Non, *Gigès*, tu te trompes, ſi tu me juges aſſez ſtupide pour être inſenſible à un tel affront. Entre dans ma peine, & réſous-toi à me venger de cette humiliation. Je te l'ordonne, tu dois m'obéir, ou c'eſt fait de ta vie. Il n'y a que mon mari qui puiſſe me voir dans l'état où tu m'as vue, & je ne veux ni ne puis avoir deux maris à la fois. Tu dois m'entendre. Vois ce que je te propoſe. Si tu laiſſes vivre *Candaule*, il faut que tu meures; mais s'il meurt, il faut que je t'épouſe. Choiſis, & ſonge que ſi tu balances un ſeul moment, c'eſt fait de tes jours.

Il eſt aiſé de ſe repréſenter quels furent l'étonnement & le trouble de *Gigès*: il adoroit la Reine, il l'eût préférée ſeule à tous les Empires de la terre; & elle lui en offroit un avec

la poſſeſſion de ſon cœur. Il ſe détermina bientôt. Madame, lui dit-il, en ſe jettant à ſes pieds, *Gigès* eſt au comble de ſa joie; il approuve votre haine; jamais il n'y en eut de plus juſte. *Candaule* eſt indigne de poſſéder tant d'appas & tant de vertus. Je vous adore, Madame; & ſi j'ai feint d'être inſenſible à votre divine beauté, ce n'eſt que pour cacher à celui qui vous a expoſée à mes regards, l'amour que vous m'avez inſpiré. J'oſois porter mes vœux juſqu'à vous, & j'avois intérêt d'abuſer votre époux. Je me livre à vos deſſeins, & je conſens à mourir, ſi vous n'êtes bientôt vengée. La grace que je vous demande, Madame, c'eſt de me continuer la confiance que vous me témoignez. Il ne dépendra pas de mon zèle de m'en rendre digne.

Gigès ſortit & laiſſa la Reine fort penſive. Le plaiſir d'apprendre que *Gigès* n'avoit montré de l'indifférence pour ſa beauté, que pour tromper la jalouſie de ſon mari, la ſoutint dans

ſon projet. La bonne mine de ſon Amant, les qualités qu'elle lui reconnoiſſoit, & qui lui avoient gagné l'eſtime de toute la Cour, le zèle qu'il venoit de lui montrer, tout cela lui inſpira pour lui une inclination ſoudaine, qui lui fit juger que les Dieux avoient ordonné la mort de *Candaule*. C'eſt ainſi que les paſſions s'accrochent à tout ce qui peut juſtifier les déſordres qu'elles entraînent après elles.

Gigès occupé de ſon amour & de la grandeur de ſon entrepriſe, rêvoit au moyen qu'il emploiroit pour conſommer ſes deſſeins. Les bontés dont le Roi l'avoit toujours honoré ſe repréſentoient quelquefois à ſon eſprit; & il ſe reprochoit ſon crime & ſon ingratitude. Que je ſuis malheureux, diſoit-il dans ces momens où la voix du repentir ſe faiſoit entendre à ſon cœur! Il faut, ou que je trahiſſe l'amitié & que j'attente à la vie de mon bienfaiteur & de mon maître, ou que je m'expoſe à tout le reſſenti-

ment d'une femme outragée & que j'adore. Quel parti prendre? Oublierai-je tout ce que je dois à la faveur du Roi, pour m'abandonner aux mouvemens d'une paſſion que je ne puis ſatisfaire qu'à ce prix? Puis-je balancer? L'amour de la Reine, l'attrait d'une couronne, la main, le cœur d'une femme adorable, peuvent-ils être balancés par la crainte de punir un traître dont les Dieux ſemblent avoir ordonné le trépas? Il s'arrêta à cette idée, & il eut bientôt étouffé les remords. Il réſolut donc d'exécuter ſon crime à la première occaſion. Il ne s'agiſſoit plus que de prendre des meſures pour aſſaſſiner le Roi, ſans aucun danger pour ſa propre vie.

Etant ſorti de chez lui pour rêver plus à ſon aiſe aux moyens de conſommer ſon crime, ſans ſe compromettre, il alla ſe promener hors de la Ville. Son eſprit combattu par mille réflexions, ne lui permit pas de s'appercevoir qu'il avoit fait beaucoup de chemin dans la campagne. Il

ne ſortit de ſa rêverie, que lorſque le Ciel, qui s'étoit couvert tout-à-coup de nuages, eut répandu ſur l'horizon une obſcurité qui lui fit craindre de ne plus ſe retrouver. Il erra long-temps à l'aventure, tremblant à chaque coup de tonnerre, & s'imaginant que les Dieux l'avertiſſoient par cet orage inattendu, qu'ils déſapprouvoient ſa réſolution. Les remords ſe réveillent dans ſon cœur agité; il fait vœu de renoncer à ſon projet, & de ſacrifier ſa vie, plutôt que de le mettre à exécution; mais le bruit du tonnerre ayant ceſſé, l'eſpérance ſuccéda à la crainte. Il rougit même de ſa foibleſſe, & revint à ſon premier deſſein avec la ferme réſolution de le ſuivre, dès qu'il trouveroit l'occaſion favorable.

Le calme s'étant inſenſiblement rétabli, mais la pluie continuant toujours, *Gigès* qui avoit gagné les bords d'une chaîne de rochers pour ſe mettre à l'abri du mauvais temps, entra dans une Caverne qui s'offrit

à ſa vue & qu'il ne connoiſſoit pas. L'entrée lui en parut ſingulière, & piqua ſa curioſité. Il y rencontra un chemin frayé, au bout duquel il apperçut une lumière. Il s'avança, & vit dans l'enfoncement un grand Cheval d'airain, éclairé de chaque côté par deux grandes lampes. Les flancs de ce Cheval avoient chacun une ouverture. Quelque merveilleuſe que fût cette aventure, *Gigès* ne s'en étonna point : il viſita le dedans de cette machine, & il y trouva un corps mort, d'une grandeur extraordinaire. Comme il n'étoit pas facile à intimider, il viſita curieuſement ce cadavre, & ne lui trouva rien de remarquable qu'une bague d'or qu'il avoit au petit doigt de ſa main droite. *Gigès* s'en ſaiſit, & la mit à un de ſes doigts. Après avoir viſité le reſte de cette Caverne merveilleuſe, il reſſortit de-là ; & la pluie étant enſuite tout-à-fait ceſſée, il reprit le chemin de la Ville.

Il fut fort ſurpris en rentrant chez

lui, & donnant quelques ordres, d'entendre ſes gens ſe récrier comme s'ils euſſent vu quelque ſpectre. Ils fuyoient au ſon de ſa voix, & il ſembloit qu'ils ne puſſent ſe raſſurer. Il les voyoit regarder de tous côtés en fuyant, & les entendoit ſe demander les uns aux autres où étoit leur maître, dont ils avoient entendu diſtinctement la voix, ſans qu'ils l'euſſent vu.

Cette obſervation lui fit penſer que l'anneau qu'il avoit au doigt pouvoit bien cauſer ce changement. Il conſidéra la bague plus attentivement; il vit qu'elle étoit finement travaillée. Il voulut en examiner la pierre, & la tourna ſur le deſſus de la main. Dès le même inſtant, ſes gens que ſa voix avoit effrayés, le ſaluèrent & furent raſſurés en le voyant. Quoi! leur dit-il alors, je vous parle depuis une heure, & vous ne répondez que par des cris? Eſt-ce que ma préſence vous effraie, ou ſuis-je changé au point que vous ne me reconnoiſſiez plus? Ah! Seigneur, lui dirent-ils,

nous ne vous avons jamais méconnu ; mais nous entendions votre voix ſans voir où vous étiez. C'eſt ce qui nous a empêché de vous répondre, & ce qui nous a un peu épouvantés ; car nous ne ſavions que croire. Ce n'eſt que dans cet inſtant que nous vous voyons.

Vous êtes tous des imbéciles ; j'étois derrière ce paravent, leur répondit *Gigès*, qui vouloit leur donner le change ſur ce qui venoit de ſe paſſer : en un mot, il crut devoir ſe donner de garde de faire une ſeconde expérience de la vertu de l'anneau en leur préſence, & c'eſt pour cette raiſon qu'il les traita de foux & de viſionnaires. Après avoir tâché de leur faire prendre le change ſur la vérité de ce qui venoit d'arriver, & déſirant de faire plus particulièrement l'eſſai de cette bague magique, il reſſortit & il vint chez le Roi. Le chaton de ſa bague étoit tourné vers le creux de la main, comme il l'avoit en entrant chez lui.

Alors il s'apperçut qu'il voyoit & qu'il entendoit tout le monde, ſans être vu de perſonne. Pour s'en convaincre d'une manière irrévocable, il s'aviſa de toucher un Courtiſan ſur l'épaule, qui lui parut tout ſurpris de n'avoir pu voir d'où le coup étoit parti, & qui ne ceſſoit de tourner ſa tête de tous cotés pour tâcher de découvrir ſi quelqu'un le ſuivoit.

Il ſeroit difficile d'exprimer la joie de *Gigès*. Il ne douta point que les Dieux ne le protégeaſſent & ne lui euſſent envoyé ce ſecours pour ſe défaire de *Candaule*. Il voulut ſe donner un plaiſir qu'il n'avoit point encore eu ; il alla chez la Reine. Cette Princeſſe étoit ſeule avec *Euphémie*, la plus chère de ſes femmes & la confidente de tous ſes ſecrets. Admires-tu, lui diſoit-elle au moment qu'il entroit, la fatalité de ma deſtinée ? Il n'eſt rien de plus vrai que j'étois réſervée pour un autre que pour *Candaule*, tout amoureux fou qu'il eſt de moi, ou plutôt à

cauſe de ſa folie même. Je me ſuis vue obligée d'aimer ce Prince : il étoit mon époux & mon Roi ; mais ſes extravagances ont commencé par me refroidir, & ſa lâcheté me l'a rendu odieux. Dès le moment que j'ai appris qu'il m'avoit proſtituée aux regards de *Gigès*, j'ai rompu tous les liens qui m'attachoient à lui. Mais te le dirai-je, ma chère *Euphimie* ? J'eſtime, j'aime déjà, j'adore même *Gigès*. Dans le dernier entretien que j'ai eu avec lui, la douceur de ſa phyſionomie & l'éloquence de ſes paroles ont fait une impreſſion ſur moi que je ne puis ſurmonter, & je ſens qu'il faut que je meure ou que je l'épouſe. N'eſt-ce pas une preuve que le Ciel l'avoit ainſi ordonné ? Nous donneroit-il ces ſentimens, s'il ne vouloit que nous y déférassions ? J'obéis aux Dieux quand je cède à mon penchant, & quand je ne ſuis pas maîtreſſe de ne point aimer, je conclus qu'ils ont voulu que j'aimaſſe.

Gigès, continua-t-elle, a joui d'un privilége qui n'appartient qu'à mon mari ; il m'a vue toute nue par l'indiscrétion du Roi : si le Roi m'eût estimée, il ne m'eût point avilie de la sorte. Il est de mon honneur de me venger de ce mépris : il ne faut pas qu'il existe deux hommes qui aient joui, à mon égard, d'un droit qui n'appartient qu'à un époux. La Nature & la Loi me défendent d'avoir deux maris. Je dois donc me défaire de celui qui m'a méestimée au point de faire partager ses droits à un autre. D'ailleurs j'aime *Gigès ;* il m'aime aussi ; il n'en faut pas davantage pour justifier mon dessein.

Gigès, transporté de joie d'entendre ainsi parler la Reine, oublia qu'il étoit invisible ; & se jettant brusquement à ses pieds : Ah ! Madame, lui dit-il, que je sais bon gré aux Dieux de vous avoir inspirée de la sorte ! N'en doutez point ; ils avoient ordonné cet amour. Eh !

qui

qui doit vous êtes plus cher que *Gigès ?* Il vous eſtime, il vous adore, il vous adorera toujours. L'indigne *Candaule* ne mérite aucun ménagement. Oui, Madame, haïſſez-le cet époux qui vous a trahie, & qui doit vous déplaire. S'il vous eût aimée, il ſe ſeroit conduit différemment. *Gigès* ne vous trahira jamais ; il cherchera tous les moyens de vous rendre heureuſe ; vous pouvez compter ſur ſon inviolable fidélité.

La Reine fit un grand cri à ce diſcours inattendu. Elle reconnoiſſoit la voix de ſon Amant, mais elle ne le voyoit point : & ce qui redoubloit ſa frayeur, elle ſe ſentoit embraſſer les genoux. Elle fit de vains efforts pour ſe lever ; elle étoit retenue par des bras inviſibles. La voix de *Gigès* avoit cauſé la même alarme à *Euphémie*, qui joignit ſes cris à ceux de la Reine. On fut preſqu'auſſi-tôt dans le reſte de l'appartement, le prodige qui venoit d'arriver dans la chambre de la Prin-

ceſſe ; car ſes autres femmes accoururent au bruit qu'elle avoit fait.

Gigès ſe reprochant ſon imprudence, n'eut garde de ſe montrer. Il ſe releva & ſe plaça dans un endroit de la chambre d'où il pouvoit contempler à ſon aiſe les charmes de l'objet dont il étoit enflammé.

Le Roi inſtruit de ce qui venoit de ſe paſſer, accourut dans l'appartement de la Reine. Attentif à toutes les inquiétudes de ſa femme, il tâcha de lui perſuader qu'elle s'étoit abuſée. C'eſt une erreur de l'imagination, lui diſoit-il, vous avez cru entendre une voix, & vous n'avez rien entendu. Peut-être avez-vous pris pour vous des diſcours qui ſe tenoient dans la pièce voiſine : en un mot, ce que vous dites eſt incroyable, & vous ne devez pas y ajouter foi.

La Reine, qui avoit entendu diſtinctement la voix de *Gigès*, ne pouvoit ſe rendre à ce raiſonnement. Elle perſiſta à ſoutenir qu'elle ne s'étoit nullement abuſée ; mais elle prit ſoin

de lui cacher que la voix qui avoit frappé ſes oreilles fût celle de *Gigès*, de peur que le Roi, concevant de la jalouſie contre ſon Favori, ne lui ôtât les moyens de ſe défaire de lui.

Gigès, qui rioit en lui-même de la peur de la Princeſſe & des diſcours du Roi, ſe mit à éclater tout haut, tâchant toutefois de déguiſer le ſon de ſa voix. Alors *Candaule* fut ſurpris à ſon tour. Ces ris qui partoient d'un objet qu'il ne voyoit point, lui parurent quelque choſe de ſurnaturel. Il s'approche de l'endroit d'où ils venoient, & il les entend redoubler. Il ſe ſent même prendre par le bout du nez; & quoiqu'il y porte auſſi-tôt la main, il ne peut le faire aſſez promptement, que l'homme inviſible n'eût lâché priſe auparavant. Il fut encore plus étonné, quand il ſe ſentit ſaiſi par les épaules, & qu'on le fit tourner ſi preſtement, qu'il ne douta plus que cette aventure ne fût miraculeuſe. Tout Roi qu'il étoit, il ne peut s'empêcher de marquer une certaine

frayeur, & s'en retourna dans ſon appartement, ne ſachant que penſer de ce prodige.

Gigès revint chez lui ſans ſe montrer à la Reine, parce qu'elle n'étoit point ſeule. Cette Princeſſe étoit rêveuſe. La voix qu'elle avoit entendue étoit toujours préſente à ſon imagination : elle brûloit d'impatience de revoir ſon Amant pour lui faire part de ce qui lui étoit arrivé, & pour lui demander l'explication de ce phénomène, dans le cas qu'il fût ſon ouvrage.

Il revint le lendemain, pendant que le Roi étoit enfermé avec les Prêtres, qu'il conſultoit ſur cet événement. La Reine s'entretenoit avec *Euphémie* de la ſingularité de ce prodige. *Gigès* ſe mit à ſes pieds ſans ſe faire voir. Ne craignez rien, Madame, lui dit-il, c'eſt votre fidèle Amant qui eſt l'auteur de ce qui fait l'objet de votre ſurpriſe : & dans le même temps, il tourna ſon anneau, & il ſe laiſſa voir à cette Princeſſe. Elle fit

un cri de joie & d'étonnement. Il l'eut bientôt raſſurée. Elle voulut apprendre alors par quel moyen il ſavoit ainſi diſparoître. *Gigès* lui raconta ſon aventure, après qu'on eut fait retirer *Euphémie*. Ils ne doutèrent point l'un & l'autre, que le Ciel ne ſe fût intéreſſé pour eux, en mettant entre leurs mains un moyen ſi sûr de ſe délivrer de *Candaule*.

La mort de ce Prince fut donc réſolue. Il falloit ſe hâter, de peur que le fait vînt à être éclairci, & qu'on ne sût que *Gigès* étoit cet être inviſible qui avoit cauſé tant de frayeur dans le Palais.

Le Roi, après avoir conſulté les Prêtres de ſes Dieux, en avoit appris qu'il falloit que ce fût un jeu de quelque homme adroit qui cherchoit à ſe divertir, & il avoit réſolu d'approfondir ce myſtère. Il étoit temps de prévenir ſes recherches ; les domeſtiques de *Gigès* pouvoient parler. La Reine & ſon Amant convinrent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre.

Gigès rentra la nuit dans le Palais, & il ſe tint avec un poignard à la main à l'entrée du veſtibule qui conduiſoit à l'appartement où la Reine couchoit. Il crut devoir exécuter ſon projet devant témoins, afin qu'on n'imputât à perſonne la mort du Prince. Le Roi accompagné de pluſieurs Courtiſans & de pluſieurs Valets, paſſe quelques momens après pour ſe rendre à l'appartement de la Reine. *Gigès* s'avance, lui perce le ſein, & le laiſſe mort ſur la place. Ce meurtre cauſa une frayeur d'autant plus grande, qu'on ne vit point la main qui avoit frappé le Roi. Chacun regarda la mort comme un miracle. La Reine qui en fut inſtruite ſur le champ, feignit une douleur mortelle. Cependant *Gigès* ne tarda pas à ſe montrer, & feignit d'être accouru au bruit de cette mort, dont la nouvelle fut bientôt répandue dans tout le Palais. Comme il étoit du ſang des Mermnades, qui deſcendoient d'*Hercule*, & que *Candaule* ne laiſſoit

point d'enfans, il fut bientôt déclaré Roi, par les brigues ſecrètes de la Reine, & par les ſuffrages des Grands. Il épouſa depuis cette Princeſſe ; & l'Oracle de Delphes ayant confirmé ſon élection, il fut reconnu de tous pour le légitime Succeſſeur de la Couronne ; & c'eſt par lui que commença la troiſième Dynaſtie des Rois de Lydie.

FIN.

362905

TABLE

DES NOUVELLES

DU SIXIÈME VOLUME.

NOUVELLE I. *Le mauvais Conteur.* Page 12

NOUVELLE II. *Le Boulanger.* 16

NOUVELLE III. *Le Mari avare*, ou *la Répartie.* 25

NOUVELLE IV. *Le Cuisinier.* 30

NOUVELLE V. *Rien de plus trompeur que la mine.* 36

NOUVELLE VI. *La Gageure.* 41

NOUVELLE VII. *La Femme adultère*, ou *la Loi réformée.* 48

NOUVELLE VIII. *La Mignarde ridicule.* 53

NOUVELLE IX. *Le Philoſophe Épicurien.* 60

NOUVELLE X. *Le Frère quêteur, ou le Charlataniſme des Moines.* 66

L'ANNEAU DE GIGÈS. 109

Fin de la Table du ſixième Volume.

VA1 151310